

PEN club
de MONACO



N° 19 /
2002



INTERNATIONAL P.E.N. CLUB

fondé à Londres en 1921



Comité 2002-2004

<i>Président</i>	René Novella
<i>Vice-Président</i>	Michel Reinhard
<i>Vice-Président, Secrétaire général</i>	Robert Roc
<i>Secrétaire adjointe</i>	Suzy Fels
<i>Trésorier</i>	Gérard Comman

Past-Présidents

1968-1978
Armand Lunel † (Président fondateur)
1978-1982
Marcel Martiny †
1983-1989
Jean-Eugène Lorenzi †
1990-1998
Louis Barral †
1999-2001
René Novella

Illustration de couverture :
Danièle Lorenzi-Scotto

Dialogue entre mari et femme sur le trajet des vacances, 4 août 2002

par Enaira

- Ma femme nous voilà partis sur la route des vacances.
- Oh mon mari, hier soir je n'avais plus envie de partir à Morat. J'aurais préféré rester à Monaco.
- Pourtant ce n'est pas la mort d'aller en vacances.
- Mais j'ai l'impression de quitter quelque chose et ce matin je ne me sens pas en train.



- Mais nous sommes en voiture et tu as quitté ton train-train de tous les jours. Vois comme le temps est épatant aujourd'hui.
- Il est temps et pas temps ? Je ne comprends pas.
- C'est patent, tu n'es pas bien réveillée.
- Mes yeux sont pourtant ouverts.
- Tout verts ? Moi je les vois tout bleus comme le ciel aujourd'hui. Mais tu me fais marcher.
- Je te fais remarquer que nous roulons et c'est moi qui conduis. D'ailleurs moi je me conduis toujours bien et j'éconduis les importuns.
- Attention ! Ne conduis pas si vite, tu vas provoquer un accident.
- Parlons plutôt de la voisine qui te provoque, ça tu ne t'en plains pas.
- Mais tu fais dérapage la discussion.
- Tu veux que je fasse un dérapage contrôlé avec la voiture ?
- Mais tu ne contrôles pas ce que tu dis et tu roules si vite.
- La voisine aussi va vite en besogne.
- Mais tu veux me conduire où ?
- C'est moi qui te demande jusqu'où tu vas aller.
- Mais tu me pousses à bout.
- Tu m'accuses. Mais où en sommes-nous de ce trajet ?

- Nous avons pris le Col de Tende.
- En passant par le col, air nous respirons, mais en passant par la colère nous suffoquons.
- C'est clair !
- Et où l'as-tu mis ce col que nous avons pris ?
- Dans mon souvenir. Et puis nous avons avalé de l'auto-route.
- C'était juste un en-cas. Tu n'as pas mal au cœur ?
- Non. Et nous sommes à mi-chemin.
- Nous avons la cinquantaine et nous sommes aussi à mi-chemin de notre vie. Que faisons-nous ensemble ?
- Nous suivons notre route qui mène à notre retraite.
- Tu parles de notre retraite à Morat dans un château abandonné ?
- Qu'allons-nous faire tous les deux ?
- À Morat nous allons voir ce qu'a fait Nouvel.
- Ce café Nouvel ?
- Non, le monolithe.
- Ah oui le cube qui flotte sur le lac. Mais est-ce que nous n'allons pas nous noyer ? J'ai peur. Je pense à mon dernier voyage...
- Ton dernier voyage ?
- Oui ce sera Morat-Monaco.
- Morat-Monaco ?
- Mort à Monaco !
- En effet c'est un voyage qui ne fait pas envie... Imagine une rose.
- Une rose en pensée ?
- Oui je te la donne en parole.
- Cela m'est précieux. Mais j'ai des soucis...
- Nous avons aussi des radis. Tu as mis du rouge à ongles ?
- Pourquoi ?
- Parce que comme ça tu pourras payer rubis sur l'ongle !
- N'existe-t-il pas d'éthique du langage ?
- En tous cas il existe des tics de langage !
- Nous nous renvoyons la balle ?
- Pour notre prochain voyage nous irons à Bâle.



“FOURNY POUR MONSEIGNEUR LE PRINCE DE MONACO ...”

Intimité princière au temps d'Antoine I^{er}

par Inès IGIER-PASSET

Les Archives du Palais de Monaco conservent un petit texte vieux de près de trois cents ans qu'il nous a paru plaisant



La princesse Marie de Lorraine, Ecole française du XVIII^e siècle.

de porter à la connaissance du lecteur épris du passé¹. Que l'on ne se méprenne point cependant, il ne s'agit nullement ici de l'un de ces documents essentiels pour l'histoire - la grande - de la Principauté, mais de quelques feuillets jaunis faisant revivre l'intimité de la famille princière à l'aube des années 1700.

Si les habitants de Monaco ont tous emprunté plus d'une fois la rue du Rocher qui porte le nom de Marie de Lorraine, bien peu parmi eux se souviennent de cette princesse qui fut l'épouse de l'un des souverains monégasques les plus prestigieux, Antoine I^{er}.

Née le 2 août 1674, Marie était fille de Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, Grand Ecuyer de France et ami intime de Louis XIV, descendant direct du fameux duc de Lorraine René II, le vainqueur du Téméraire, qui avait donné naissance à la branche illustre des Guise. L'oncle maternel de la jeune fille n'était autre que le maréchal de Villeroy, proche lui aussi du grand roi qui le nommera dans son testament comme gouverneur du petit Louis XV. Mariée dès l'âge de quatorze ans à l'héritier des Grimaldi, la jeune épousée ne le cédait donc en rien à son futur prince de mari quant à l'ancienneté et au renom de la lignée, tout au contraire, et cette alliance fut l'un des grands moments de la vie politique de l'ancienne Principauté.

A l'automne de 1690 naquit Catherine-Charlotte, première enfant des six filles qu'eut le couple princier en l'espace de dix-huit ans. En ces temps plus qu'incertains, hélas, la mortalité infantile frappait très durement toutes les couches de la population et les grands de ce monde n'étaient nullement épargnés par ce terrible état de chose. Après Catherine-Charlotte, morte à six ans, Antoine et son épouse (devenus prince et princesse de Monaco en 1701) perdirent deux autres de leurs filles à des âges tout aussi tendres...

Au mois de septembre 1712, date de la rédaction de notre document, la famille princière comptait donc trois jeunes per-

sonnes de quatorze, douze et quatre ans, joliment prénommées Louise-Hippolyte, Marguerite-Camille et Marie-Pelline. La vie, au Palais, ne manquait pas d'être agréable, malgré le caractère difficile du prince Antoine : le papa de ces demoiselles avait des accès de colère que toute la famille redoutait, et son autoritarisme ne souffrait point de réplique. Encore cela n'était-il pas très grave au regard de ses nombreuses infidélités conjugales. Grand et portant beau (sa stature lui avait fait donner le surnom éloquent de Goliath), le souverain de Monaco attachait un œil plus que complaisant sur les personnes du sexe, inclination qui lui avait valu trois enfants supplémentaires... fort illégitimes ceux-là...

Il n'était alors de bon ton que de Paris, et le glorieux prince Antoine, tout affairé qu'il fût sur son rocher monégasque, languissait quelque peu de la capitale et de ses plaisirs. A défaut de pouvoir baigner dans cette vie mondaine si désirable à plus d'un titre, notre grand homme, mélomane et poète à ses heures, s'entichait volontiers des dernières nouveautés de la mode parisienne. Et c'est ainsi qu'en ce 30 septembre 1712, les sieurs Denis et Le Gras, « *marchands a Paris* »², rédigeaient à l'intention de la trésorerie princière le décompte détaillé de ce qu'ils avaient récemment « *fourny pour Monseigneur le Prince de Monaco* ».

Monseigneur venait de se faire livrer en effet « *deux éventails, quatre aunes de ruban couleur de feu et or, quatre aunes de bleu et argent, treize aunes de raïé, un manchon a la mode riche, une garniture de corset de tresse d'or avec les boucles, une busquière* »³ d'or, une paire de mitaines de

² Les marchands merciers de Paris formaient à cette époque, ainsi que nous l'apprend Furetière dans son Dictionnaire universel paru en 1690, « *le plus nombreux et le plus puissant des six corps de marchands. Les gros marchands merciers vendent toutes les belles étoffes de soie, d'or et d'argent, et quelque marchandise que ce soit, tant du royaume que des pays étrangers, comme étoffes, cuirs, fourrures, tapisseries, passements, soies, joailleries, drogueries, métaux, armes, quincaillerie, dinanderie, coutellerie, et tous ouvrages de forge et de fonte* ».

³ Il s'agissait d'un petit crochet de ceinture, souvent orné, destiné à suspendre des clés, des ciseaux, etc.

Poupée articulée en bois et plâtre peint, Angleterre, 1690 environ, haut. 37 cm.



¹ Archives du Palais Princier de Monaco, H 9.

Poupée articulée en bois et papier mâché, Angleterre, 1660, haut. 43 cm.



quer les bestes (?) avec les chiffres d'ivoire; deux jeux d'échac de buis, six thotons d'ivoire; six cochonets⁵ d'ivoire; douze jeux d'oye, un dévidoir; un epeinglier; quatre bobines, deux damiers, douze lisières de soie de différentes couleurs ». La note totale s'élevait à 799 livres 18 sols très exactement.

Tandis que mari et enfants s'entouraient de mille choses d'un raffinement délicieux, que croyez-vous que Madame se fût procuré ? Un assortiment de dentelles délicates, de galants escarpins, quelques mouches assassines⁶ ? Que nenni ! Pour la modique somme de quatre livres, « quatre gros paquets de curcuds » suffisent à son bonheur !

Promeneurs qui porterez vos pas sur le Rocher de Monaco, ayez une pensée pour Marie de Lorraine, princesse aux goûts simples qui mourut fort discrètement un certain jour d'octobre 1724...

* * *

Au début de 1713, Messieurs Denis et Le Gras couchaient sur le papier un second mémoire pour le Palais Princier, écrit directement à la suite de celui du 30 septembre précédent : « Du 9^e fevrier 1713. Trois grandes poupées [à savoir] une religieuse qui s'habille et deshabelle, une paysanne, une sœur grise. Sept plus petites, cinq encore plus petites, trois bouclets (?) de satin blanc a couronnes ». Il y en avait cette fois pour 264 livres 20 sols. Les nobles demoiselles étaient décidément bien gâtées !

N'avaient-elles pas la chance de vivre en un temps empreint d'une sensibilité nouvelle, qui avait appris à connaître et à aimer les enfants pour ce qu'ils sont⁷ ? Furetière avait beau mettre en garde les parents enclins à trop d'indul-

⁴ Cette étoffe légère de taffetas moucheté était ainsi appelée parce qu'elle présentait quelque ressemblance avec les grains du chagrin.

⁵ Le cochonnet était une sorte de dé perfectionné, d'os ou d'ivoire, comportant douze faces marquées de 1 à 12. On l'utilise encore aujourd'hui dans certains jeux de rôles.

⁶ Les mouches, petits morceaux de velours ou de taffetas noirs, de formes diverses, étaient, comme on le sait, très à la mode (longues et étroites, elles étaient dites assassines). Un jour de cette même année 1712 justement, où la jeune duchesse de Berry - Marie-Caroline d'Orléans, fille du futur régent et épouse d'un des petits-fils de Louis XIV - s'était plu à parer son visage d'une douzaine de ces mouches impertinentes, la terrible princesse Palatine sa grand-mère lui lança cette remarque peu amène : « Vous êtes la première personne de ce pays-ci ; cela demande un peu plus de gravité que d'être mouchetée comme les comédiens sur le théâtre ».

⁷ Alors que les époques antérieures se caractérisaient par une méconnaissance extrême de l'enfance, une véritable mutation avait eu lieu à partir des années 1670-1680, et l'enfant, dans les classes nobles et bourgeoises surtout, avait conquis dès ce moment une place importante et tout à fait nouvelle (cf. François Bluche, *op.cit.* Voir aussi Guy Cabourdin et Georges Viard, *Lexique historique de la France d'Ancien Régime*, article *Enfance*, Paris, Armand Colin, 1978, 1990).

soie noire ». Les princesses ses filles, loin d'être en reste, avaient reçu pour leur part « deux paires de gands de soie noire, deux paires de mitaines, quatre aunes de ruban couleur de feu et or riche, quatre aunes vert et or; quatre aunes de satin rose et argent, quatre aunes de ruban couleur de feu et argent, douze aunes couleur de feu a chagrin⁴, douze aunes de bleu, deux busquiers d'or; deux d'argent, deux poupées avec leurs habits à habiller et deshabiller en manteau et l'autre en robe, deux bourses de velours garnies de cent jetons de nacle (nacre) et de perles, deux boettes (boites) pour mar-

gence à l'égard de leurs rejetons - « On gâte les enfants à force de les amignoter, il est dangereux de trop amignarder les enfants » répétait le digne moraliste à qui voulait bien l'entendre - on voyait les familles, attendries, se pencher avec amour sur les têtes blondes ou brunes de leur progéniture⁷. Le prince Antoine et Marie son épouse, parents emblématiques de cette époque sentimentale, ne laissaient pas eux aussi de s'émouvoir sur leurs filles tendrement surnommées Coco, Poupou et Petit Chat...

Trois poupées - en bois et papier mâché vraisemblablement, peut-être même en cire⁸ - à l'effigie d'une religieuse, d'une sœur grise (on appelait ainsi certaines personnes qui vivaient en communauté sans être religieuses) et d'une paysanne, voilà qui ne manquera pas d'étonner. Antoine I^{er}, qui n'avait rien d'un dévot mais était homme de son temps - temps de foi et d'imprégnation religieuse -, voulait-il donner à ses filles des leçons de modestie et de pénitence par-delà les frivolités inhérentes à leur rang ? Sans nul doute. S'agissait-il pour ces jeunes aristocrates, telle Marie-Antoinette dans son Hameau de Trianon quelques décennies plus tard, de jouer à être ce que l'on ne serait jamais ? Cela est beaucoup moins sûr ...

L'aspect éducatif et imitatif des poupées destinées aux enfants était alors privilégié, et Alessandro Manzoni, admirable auteur des *Fiancés*, imaginait encore au début du XIX^e siècle que la religieuse de Monza n'avait reçu, enfant, que des poupées revêtues de l'habit monacal, annonciatrices de son destin futur et censées, comme telles, éloigner d'elle toute idée de luxe et de mondanité⁹.

Coco, Poupou et Petit Chat eurent un tout autre destin que celui de la sœur de Monza. Louise-Hippolyte, qui épousa Jacques de Goyon-Matignon en 1715, prit la succession de son père Antoine 1^{er} sur le trône de Monaco en février 1731. Elle fut emportée par la petite vérole le 29 décembre de cette même année 1731, à l'âge de trente-quatre ans, après quelques mois d'un très court règne. Sa sœur cadette Marguerite-Camille, devenue princesse d'Isenghien par son mariage en 1720 avec Louis de Gand de Mérode, vécut jusqu'en avril 1758. Quant à la petite Marie-Pelline, elle mourut à dix-huit ans, le 20 mai 1726, sans avoir été mariée.

A bien y regarder finalement, au-delà de leur caractère apparemment anodin, les deux mémoires ainsi adressés au Palais de Monaco en un début de siècle qui n'était pas encore véritablement le temps des Lumières, témoins pittoresques et charmants d'une époque révolue, ne nous ouvrent-ils pas une fenêtre sur une société riche en paradoxes, où, chez les nantis, plaisirs et jouissance des biens de ce monde côtoyaient sans trop en souffrir sentiment religieux et morale chrétienne ?

⁸ Dès la fin du XVII^e siècle et pendant tout le siècle suivant, le papier mâché, encore appelé carton bouilli, joua un grand rôle dans la fabrication des poupées. Les poupées ainsi réalisées avaient une tête en papier mâché finement peinte, montée sur un corps en bois qui pouvait être articulé. D'autres étaient entièrement faites de bois recouvert d'une fine couche de plâtre. On trouvait également des poupées en cire peinte, et des yeux de verre pouvaient déjà agrémenter certains visages (cf. Marco Tosa, *Poupées*, in *Antiquités et objets d'art* n°3, Paris, éditions Fabbri, 1990).

⁹ Il était fréquent d'offrir aux enfants, à Noël surtout, des poupées à l'effigie de saints ou de saintes. Deux tableaux de 1741 et 1760, l'un de Chardin, l'autre de Greuze, offrent les charmants portraits de deux fillettes en train de jouer, la première avec un moine en miniature, la seconde avec une poupée arborant l'habit des carmélites. En avril 1974, la firme Sotheby vendit plusieurs poupées anciennes habillées en religieuses, et la plus remarquable d'entre elles, datant des années 1710-1720, était revêtue du costume d'apparat d'une chanoinesse de Saint-Augustin (voir Marco Tosa et Gabriella Pellicci, *L'âme des poupées*, Paris, Flammarion, 1988).

P o u p é e s habillées en religieuses, celluloid, Belgique, 1930-1940, haut. 35/40 cm.





Hommage à Dino Buzzati et à son œuvre maîtresse “*Le Désert des Tartares*” dont le héros porte le nom de Giovanni Drogo

par Alain Pastor

La voix : Giovanni, écoute, prépare toi à entrer en scène, bientôt ça va être ton tour.

Giovanni : Je n'ai que 20 ans, c'est trop jeune, je ne sais presque rien, je dois encore apprendre, je ne suis pas prêt, pas encore, j'ai le temps.

La voix : Giovanni, sois attentif car le rideau va se lever.

Giovanni : Je n'ai que 25 ans, c'est jeune, je ne sais pas tout encore, j'essaie de comprendre, j'apprends mais j'ai le temps.

La voix : Giovanni, cette fois c'est bon, le rideau se lève, tu vas y aller.

Giovanni : J'ai 30 ans, juste 30 ans, je découvre, je commence de comprendre, je suis presque prêt, laissez -moi encore un peu de temps.

La voix : Giovanni, maintenant on t'attend sur scène, tu dois y aller!

Giovanni : J'ai 40 ans, l'âge de la maturité, j'ai presque compris, il ne me manque pas grand chose pour y aller vraiment pas grand chose

La voix : Giovanni, dépêche toi, je t'en prie, tu n'as plus beaucoup de temps, entre vite !

Giovanni : J'ai eu 50 ans.... je voulais tout comprendre.... j'y ai mis le temps.... mais c'était nécessaire.... j'ai presque réussi et je vais y aller.... j'y vais.... peut-être pas tout de suite mais.... j'irai.... c'est sûr maintenant.

La voix : Giovanni, tu m'entends Giovanni, le rideau va retomber et tu n'es pas entré, Giovanni, c'est ta dernière chance !

Giovanni : J'ai eu.... 60 ans.... je suis un peu fatigué.... tout ce temps passé à apprendre et à comprendre.... mais je ne le regrette pas.... il le fallait pour que je sois prêt.... maintenant je suis prêt.... j'ai compris.... enfin.... je pense avoir compris.

La voix : Giovanni, fais attention ! Le rideau, il retombe ! Entre vite, Giovanni ! Tu ne réponds pas ? Où es-tu Giovanni ? Giovanni ? Tu es déjà parti ? Pourquoi ? Pourquoi ?

NOTES SUR NICOLAS DE CUES

Éléments biographiques et philosophiques

par Michel Reinhard

Nicolas Krebs naquit en 1401 à Cues, en Aile-magne, dans le diocèse de Trèves; dès 1413, il entra chez les Frères de la Vie Commune à Deventer (Erasmus y étudiera soixante ans plus tard). Le collège formait l'esprit des élèves d'une manière tout à fait nouvelle : il prenait soin d'élargir l'horizon de ses pensionnaires en ouvrant son enseignement au monde extérieur, et de plus les poussait à des méthodes de réflexion personnelle.



L'Hôpital Cusain fondé par le Cardinal à Cues

Les frères sont liés à Jean Gerson et Pierre d'Ailly, mais ils accueillent d'autre part la mystique de Ruysbroeck. En 1416, Nicolas commence à fréquenter l'Université de Heidelberg où il suit de études juridiques. Toutefois c'est à Padoue, où Nicolas se rend un an plus tard, qu'il va subir les influences les plus importantes dont on retrouvera trace partout dans son oeuvre. Il va par ailleurs se lier avec les plus grands mathématiciens qui résident dans cette ville et avec lesquels il maintiendra des relations suivies.

Docteur en droit en 1423, il devient secrétaire du Légat Pontifical Orsini, et c'est dès ce moment qu'il commence à se faire connaître, non seulement pour sa qualité de canoniste mais encore pour ses activités humanistes. Dans les années suivantes, de 1430 à 1437, nous allons remarquer l'émergence d'éléments fondateurs de sa future conception du monde, alors qu'il est nommé en 1431 doyen de Saint-Florin à Coblenze. Il est vrai que les problèmes juridiques l'intéressent plus que la théologie, mais quelques notions élémentaires de sa philosophie commencent à apparaître dans l'ouvrage qu'il présente au Concile de Bale en 1433 : "La Concordance Catholique" (il présentera par ailleurs des traités de moindre importance, "Le Pouvoir Présidentiel" et la "Réforme du Calendrier") dans laquelle, sans agressivité excessive toutefois (il est conciliateur plutôt que révolutionnaire), il critique la "prétendue donation de Constantin" - et par là les prétentions du pape à gouverner

l'Empire "universel". "Il faudrait d'abord établir de façon ferme comment l'Empire dépende de Dieu, puis si cette dépendance se fait sans intermédiaire. On examinera ensuite où réside la puissance impériale." affirme-t-il dans l'ouvrage au chapitre II du Livre II de l'édition de Bâle, et il conclut : "Il résulte de tous ces faits que Constantin n'a aucunement transmis l'Empire au Pape en lui remettant l'exarcate de Ravenne, Rome et l'Occident entier..." La "Concordance" selon les opinions conciliaires du Cusain devant être entre le pouvoir pontifical et les droits du Concile (avec une mise en valeur du "principe électif"). Mais le concile est dissous, et après avoir un moment protesté, le futur cardinal se rallie la décision papale, ce qui l'amènera à être chargé d'étudier la question du schisme oriental (Nicolas avait déjà fait un important travail de conciliation entre l'Eglise de Rome et les Hussites, avec, en conclusion, la signature d'un pacte qui permettait à ces derniers l'usage de l'Eucharistie sous les deux espèces). En 1437, il a donc pour mission d'aller chercher à Constantinople le Patriarche d'Orient et l'Empereur Jean Paléologue. Il conçut dans cette ville le projet d'un "congrès religieux universel" et, sur le chemin du retour vers l'Occident, le principe de la "docte ignorance", découverte fondamentale de sa philosophie inspirée

par ses lectures du Pseudo Denys l'Aréopagite. Il n'assista pas au Concile d'Union, mais se mit à essayer de convertir les éléments restés hostiles à la décision papale de dissoudre le Concile de Bale, et réussit à convaincre Aeneas Sylvius Piccolomini, le futur Pie II, qui devint son ami fidèle. Ses succès dans cette entreprise lui valurent le cardinalat et de devenir l'une des personnalités les plus importantes de la catholicité.

En 1440, il compose, en dépit de ses nombreuses missions diplomatiques, son premier ouvrage important intitulé précisément "La Docte Ignorance", suivi en 1441 des "Conjectures", autre ouvrage essentiel, En 1444 paraît le "Traité du Dieu Caché", et l'année suivante, dans la même ligne, "La Recherche de Dieu" et "La Filiation Divine". En

Le tombeau de Nicolas de Cues, dans l'église de Saint-Pierre-aux-liens (Rome).



1447, son "Dialogue sur la Genèse" s'attache au problème de l'origine de la multiplicité des êtres. En 1450, pour répondre à quelques critiques, et particulièrement celles du recteur de Heidelberg, Jean Wenck, il publie "L'Apologie de la Docte Ignorance", s'attaquant ainsi à la "secte aristotélicienne". Puis il insiste dans "L'Idiota" sur les problèmes du moment, fondamentaux pour la chrétienté. C'est aussi l'époque de sa mission en Allemagne et en Bohême en un temps où les querelles nationales prennent une place croissante dans l'évolution historique de l'Europe occidentale, mission toutefois orientée contre la superstition endémique et contre les clercs qu'on appelait alors "concupinaires" d'une manière très explicite.

En 1452, il est nommé évêque de Brixen. C'est à cette époque qu'à l'occasion d'une correspondance avec les Bénédictins de Tegernsee, Nicolas précise le contenu positif de sa "docte ignorance", ceci à propos d'un opuscule de Vincent d'Aggsbach qui prétendait s'en tenir à la pure "nescience" dyonisienne (concept fondamental d'une théologie négative qui prétendait que toute véritable connaissance en ce domaine était impossible). Il a écrit entretemps plusieurs ouvrages mathématiques et prépare deux autres traités, le "Béryl" (=les bésicles) et "La Vision de Dieu", en signalant à ses proches sa lassitude des luttes épiscopales, lassitude encore accrue quand il apprend que le Comte Sigismond du Tyrol prend parti contre lui en refusant sa nomination au siège de Brixen. Un guet-apens organisé par le Comte, auquel il échappe de peu, l'oblige à se réfugier en territoire vénitien - exil qui lui permettra de mettre au point ses "Compléments mathématiques" et "la Paix de la Foi". Il écrira plus tard une "Quadrature du cercle" où il précise le sens que prend pour lui le "passage à la limite".

En 1458, Aeneas Sylvius est élu Pape sous le nom de Pie II et confie à son ami le gouvernement des Etats Pontificaux. Tandis que Pie II retourne à ses études, Nicolas prend la direction effective de l'Eglise (entre autres choses, il ne manquera pas d'essayer de réduire la résistance de Sigismond).

Les dernières années de sa vie vont être assombries par des échecs successifs : l'union avec les Grecs, arrachée in extremis, est détruite dès 1453 par la prise de Constantinople. On le verra alors tenter d'appeler les Turcs à la conversion. En 1461, il publie à cet effet un "Examen critique du Coran" où, comme dans son "Congrès universel de la paix", il est clair que c'est sa philosophie qui réunira tous les croyants : il expose une dialectique trinitaire au sein de l'Eglise, sous laquelle il arrive à présenter le principe d'union de toutes les croyances en insistant sur l'aspect chrétien de la liaison substantielle de l'Absolu et du Relatif par l'Incarnation. Frédéric Copplestone souligne qu'en effet "la pensée de Nicolas de Cues était régie par l'idée d'unité comme synthèse harmonieuse des différences (coinciden-



*Pierre tombale du Cardinal de Cues.
(Eglise Saint-Pierre-aux-liens - Rome)*

tia oppositorum)... Mais l'idée de l'unité comme réconciliation harmonieuse ou synthèse des contraires ne se confinait pas au domaine de la philosophie spéculative : elle exerçait une influence puissante sur l'activité pratique du Cardinal et elle permet dans une grande mesure d'expliquer son changement d'attitude sur la question de la position du Saint-Siège dans l'Eglise". Par ailleurs, Nicolas va reprendre, dans ses œuvres tardives, les thèmes élaborés depuis la "Docte Ignorance". Ainsi dans "L'Etre Pouvoir", "Le Non-Autre", "La recherche de la sagesse" et dans le dialogue de forme platonicienne, "Le jeu de la boule".

Sa vieillesse verra la ruine de ses dernières entreprises diplomatiques (les Turcs, Sigismond résolument hostile, le changement d'attitude des husites). Nicolas Krebs meurt à Todi, en Ombrie, en 1463, non sans avoir voulu ériger une Fondation dans sa ville natale, où se trouvent rassemblés en une bibliothèque ses ouvrages familiaux et ses instruments scientifiques, et sans avoir perdu l'espoir d'une "pax fidei" par une approximation toujours plus fine de la Vérité.

Les lectures philosophiques et théologiques du Cardinal ont influencé d'une manière fondamentale l'ensemble de sa conception du monde. Cependant, la grande difficulté de discerner et d'analyser les influences intellectuelles dans la genèse et le développement d'œuvres littéraires et philosophiques n'étant plus à démontrer, nous ne nous proposerons pas, dans les quelques lignes qui vont suivre, de passer en revue d'une manière exhaustive les éléments de doctrine que Nicolas de Cues aurait puisés dans les divers traités néoplatoniciens (ceux de Philon, Plotin, Proclus, Jamblique etc.) ou d'inspiration néoplatonicienne - on sait l'influence du Pseudo-Denys l'Aréopagite sur la pensée médiévale tardive et surtout sur celle de la Renaissance. Une étude détaillée sur cet aspect en a été faite dans les ouvrages de Maurice de Gandillac et de Vansteenberghe.

En ce qui concerne la "découverte" de l'infini cosmique, nous nous permettons de renvoyer les personnes qui prendraient la peine de nous lire à notre article "Un nouvel Univers" du N°6 de la présente revue (Nicolas de Cues a en effet approché en les "conjecturant" d'une manière entièrement "intellectuelle", et donc sans recourir à l'observation, les "constructions" modernes d'un univers infini). Mais plutôt d'indiquer comment, de cette nourriture spirituelle particulièrement riche, le Cusain a pu donner une impulsion à ce qui deviendra une pensée hautement originale, dont la hardiesse et la rigueur n'ont pas toujours été imité, loin s'en faut, au siècle suivant (on pense à ces innombrables traités de magie et autres spéculations alchimiques).

Pour comprendre l'atmosphère d'émulation intellectuelle qui entoure des personnalités comme le Cardinal, il importe, dès l'abord, de signaler la rencontre à l'orée du XV^e siècle des premiers humanistes et des savants byzantins (comme ce Chrysoloras, professeur de grec à Florence par

exemple). C'est l'époque des grandes traductions (en ce qui concerne notre sujet, mentionnons celle des œuvres de Platon), ainsi que du concile de Florence qui se tint en 1438 et 1439 et autour duquel se retrouvent Bruni, Plethon, Bessarion. C'est aussi une approche nouvelle du platonisme, par une connaissance plus vaste des œuvres du Maître, et des traités néo-platoniciens (ce dernier terme est d'invention moderne mais rappelons que des traductions de Proclus furent déjà introduites en Occident par Guillaume de Moerbeke, vers 1268, donc disponibles et en faveur avant le XV^e siècle). Il en est ainsi du débat amorcé dans l'empire byzantin sur les doctrines aristotélicienne et platonicienne : les savants grecs ont en fait, par leurs écrits en partie destinés à l'Europe occidentale, contribué à faire accepter les grandes doctrines platoniciennes comme non-contraire dans leur fond à l'orthodoxie romaine. Dans cet esprit, le traité composé vers 1440 par Gémiste Plethon "De la différence de Platon et d'Aristote" fut largement à l'origine de nouvelles approches des problèmes philosophiques et théologiques dans la culture occidentale.

Ainsi, par l'accessibilité récente des sources manuscrites, les plus brillants esprits (de l'Italie méridionale jusqu'à la Pologne) ont-ils pu se familiariser avec une pensée d'une extrême richesse - c'est tout une partie de l'héritage de l'Antiquité qui s'offre désormais à eux - et somme toute plutôt inédite. Nous venons de souligner que Proclus, particulièrement, avec son souci de démonstrations rigoureuses, de structuration, de thématization a été, avec ses "Elements de Théologie", un modèle. Il restait aux lettrés d'Occident à se familiariser avec l'ensemble de la tradition platonicienne, jusqu'alors largement distancée par l'aristotélisme, lui-même soutenu par l'autorité monumentale des "Sommes" de Saint Thomas d'Aquin. Très vite cependant l'influence d'un Pseudo-Denys l'Aréopagite se fait déterminante dans certains courants d'idées, somme toute impatients d'innover, de construire sur d'autres fondations. Cet auteur de langue grecque (en activité entre 480 et 530, il pourrait être un disciple "chrétien" de Proclus ; mais nous ne connaissons rien de lui, si ce n'est un ensemble d'œuvres collationnées sous ce pseudonyme) avait repris la méthode générale du néoplatonisme, en la corrigeant à l'occasion. Nous avons signalé plus haut l'importance pour le Cusain de l'œuvre dyonisienne dans l'élaboration de sa doctrine de la "docte ignorance" - le chapitre XVI du traité du même nom et la "lettre à Gaius" en témoignent. Eclairant certains points essentiels de sa démarche, Nicolas s'explique sur ce qu'il retient de caractéristique chez Denys dans sa correspondance avec les moines de Tegernsee. En désaccord avec d'autres commentateurs, nous l'avons vu, le Cusain, lorsqu'il aborde la notion de "nescience" en tant qu'elle exprime



Le Cardinal de Cues - détail de son tombeau. (Eglise Saint-Pierre-aux-liens - Rome)

me une approche négative de problèmes théologiques, pose aussi les limites de la négation. Un dépassement dialectique amène synthèse et coïncidence. Ce qui implique que cette théologie négative reste une démarche discursive de l'esprit, de même qu'elle n'existe qu'en référence à une théologie positive dont elle limite et corrige les affirmations. Par exemple, si le Maximum (Dieu) n'est connu qu'au delà de toute pensée et de tout entendement, on doit avoir un "avant-goût" de l'objet à atteindre. Un thème que le Cusain ne cessera de développer à partir de ses lectures du Pseudo-Denys : l'intuition dépasse toutes les contradictions.

En fait, Nicolas emprunte ces données à tous les systèmes courants, et surtout à une terminologie scolastique : à pre-

Frontispice de l'édition parisienne des œuvres de Nicolas de Cues (Lefèvre d'Étaples - 1514).



mière vue, un texte de Nicolas de Cues ne diffère en rien de la masse des traités "aristotéliens" qui lui sont contemporains. Mais les apports du néoplatonisme restent prépondérants et spécifiques, et en ce sens, il ne faut pas oublier l'influence de Maître Eckhart (que Nicolas se garde bien de citer : Eckhart fut condamné pour hérésie par Jean XXII) et d'un groupe important de dominicains néoplatonisants, initiateurs de cette tendance au XIII^e siècle, auquel appartient Guillaume de Moerbeke. Toutefois notre exposé resterait singulièrement partial si nous omettions de souligner que l'œuvre cusaine démontre aussi de larges efforts de pensée personnelle. Certaines conséquences, révolutionnaires pour l'époque, que Nicolas tire de ses analyses expriment un grand désir d'autonomie intellectuelle (la deuxième partie des "Conjectures" comporte plusieurs "découvertes" du Cardinal comme l'adaptation des espèces à leur milieu, la relation complexe du somatique au psychique, la coexistence en tout vivant du féminin et du masculin, une théorie des climats et des conditions géographiques qui déterminent la variété des mœurs et des institutions - voir Montesquieu beaucoup plus tard - qui mettent en évidence la fécondité et la valeur méthodologique de sa démarche).

Et assurément, les problèmes classiques du Moyen-Age - Dieu, l'Eglise, le monde, l'homme et les relations que les entités entretiennent les unes avec les autres - sont traités par Nicolas de Cues autrement que par la philosophie médiévale, c'est-à-dire en les voyant du point de vue de la connaissance humaine envisagée dans sa finitude. L'apport essentiel du Cardinal à l'histoire des idées est dans cette nouvelle définition des conditions de la connaissance. Il faut poser les limites du savoir humain par rapport à l'infini divin. Il apparaît alors un nouveau type de "rationalisme" qui, sans ignorer la puissance de la pensée, en circonscrit la portée : chez Nicolas de Cues, l'ignorance devient conscience. Aussi ne faut-il plus lire l'univers comme un grand système d'analogie. L'homme lui-même est doué d'intelligence dialectique, qui met de l'ordre en enserrant l'infini du monde dans un réseau de conjectures de mieux en mieux synthétisées. Il en découle qu'il peut y avoir en quelque sorte transformation du monde par l'homme. Une bonne méthode peut en effet faire cela, et de ce fait améliorer l'individu même, qui semble alors occuper le centre de l'univers : "Vous noterez .., l'affirmation de Protagoras lorsqu'il dit que l'homme est la mesure des choses. Car avec ses sens, c'est bien lui qui mesure le sensible, avec son enten-

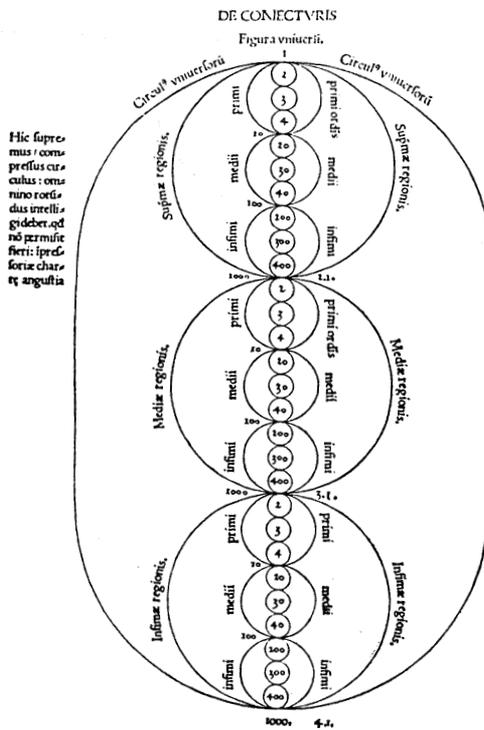


Image de l'univers conjectural tel que décrit dans le texte par le Cardinal (édition parisienne de Lefèvre d'Étaples - 1514).

Nicolas de Cues, par le Maître de la vie de Marie (Hôpital Saint-Nicolas-de-Cues).



dement l'intelligible, et ce qui est au delà de l'intelligible, il l'atteint par le dépassement de l'entendement." ("Docte Ignorance"). Le monde devient comme le champ inépuisable d'une action progressive (l'homme n'est-il pas créateur d'êtres de raison ?); nous pouvons dès lors voir se dérouler les efforts de la science et les progrès de la technique.

Il ne faudrait pas toutefois pousser les conceptions de Cues jusqu'à leurs dernières conséquences, développer ce que le Cusain s'est refusé à développer, comme s'y sont attachées les critiques de Jean Wenck qui voyaient dans les thèses cusaines un cheminement obligé vers le scepticisme. Ou pire encore : sans en posséder le mot (de création plus moderne), Wenck pense à une conception tout à fait "panthéiste" implicitement exprimée dans les traités principaux du Cusain. Giordano Bruno lui, développera certaines vues du Cardinal et les poussera à leurs extrêmes conséquences, mais avec une approche totalement différente et dans une grande liberté de ton (au risque de poursuites inquisitoriales : Bruno fut condamné à être brûlé vif en 1600).

Il faut préciser que la connaissance n'est pas autonome chez Nicolas de Cues : il y a Dieu comme fondement de la vérité, et les exigences conjuguées du développement interne de la pensée cusaine et du dogme engendrent une dialectique trinitaire au sein de l'Infini. Car il y a nécessité d'une liaison substantielle entre l'absolu et le relatif, et qui s'exprime théologiquement par l'Incarnation divine au cœur de la nature humaine. Bien évidemment, il faut garder à la pensée de Cues son aspect mystique, comme l'explique si bien Schlegel dans une lettre datée du 2 juin 1807 : "Même si la Trinité et l'Incarnation sont considérées par Nicolas de Cues moins comme des données de la Révélation que comme des

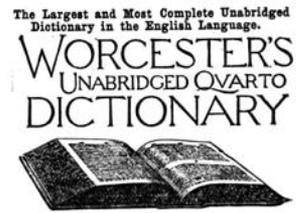
exigences intellectuelles communes à toute pensée humaine, la théologie cusaine se présente comme un système où la raison fait place au mystère et où la foi apparaît comme le sommet de la dialectique".

Cette finalité théologique précisée, il nous apparaît que le message philosophique cusain constitue un dépassement de la tradition médiévale, ainsi que de la pensée néoplatonicienne, dont le Cardinal eut parfaitement la volonté, en même temps qu'une méthode tout à fait originale qui ne renie en rien les données imposées par le dogme catholique.



Le Traducteur

par Suzy Fels-Jaspard



Rien n'est plus délicat que le choix et même l'élaboration d'une chronique, celle-ci en témoigne et il vous plaira peut-être de savoir pourquoi?

Que pensez-vous personnellement de cette expression italienne: "Traduttore -Traditore" ?

Certes, phonétiquement elle sonne bien à l'oreille et elle est facile à retenir, mais n'ayant pas l'habitude de m'esquiver, je réponds qu'elle est à la fois injuste et inexacte.

D'abord injuste en qualifiant de "traîtres" tous les traducteurs alors qu'il y en a de bons et même d'excellents; ensuite parce que je crois qu'il serait plus juste de reconnaître que ce n'est pas forcément le traducteur qui trahit le plus l'œuvre originale, mais le vocabulaire qui ne possède pas toujours les mots ou les adjectifs adéquats ou équivalents, tant au point de vue du sens que de la sonorité.

Parmi les plus célèbres traducteurs, qui le furent d'ailleurs occasionnellement, on peut citer Charles BAUDELAIRE, grâce à qui les Français ont découvert un talentueux Edgar POE, du moins en ce qui concerne le conteur visionnaire ; mais quand il fut proposé à notre grand poète de traduire les poèmes de POE il s'y refusa, à l'exception du lugubre "Corbeau" et deux autres œuvres poétiques incorporées à des écrits en prose.

Il justifie d'ailleurs sa décision dans la "Genèse d'un Poème", puis en 1857, dans "Notes Nouvelles sur Edgar POE", enfin en 1864 dans "Avis d'un traducteur" où il se justifie en ces termes : "ma très humble et très dévouée faculté de traducteur ne me permet pas de suppléer aux voluptés absentes du rythme et de la rime".

Belle conscience professionnelle pour un de nos plus grands poètes!

Peu de temps après, MALLARME (professeur d'anglais) n'en a pas moins relevé le déficit, non par orgueil, mais par admiration pour POE ; il est en outre fort intéressant de comparer sa traduction du "Corbeau" avec celle de Baudelaire mais surtout de connaître les difficultés rencontrées, sans oublier les critiques qu'il a subies ! Nous savons tout cela et découvrons ses états d'âme grâce aux "Notes et Variantes" décrites dans les œuvres complètes.

Une fois de plus cette comparaison entre BAUDELAIRE et MALLARME met en relief l'importance du rôle que peut jouer le traducteur.

illustration d'Edgar Allan Poe



En tant que fin lettré, je ne peux oublier Paul VALÉRY à qui l'on doit une merveilleuse version des "Bucoliques" de VIRGILE; à la demande d'amis érudits il s'était fait prier pour "transposer" cette œuvre, là aussi il faut lire les variations qui précèdent son travail pour connaître ses scrupules, ses réflexions, ses réactions.

Enfin ceux ou celles qui veulent en savoir plus sur le rôle ingrat et complexe du traducteur pourront se reporter très fructueusement à "L'Art de Traduire" analysé avec talent par Elsa TRIOLET, directrice de la publication: Edition bilingue de la poésie russe(1965-1971) un vrai travail de bénédictin!

En rangeant des livres, tout en furetant dans ma bibliothèque, je tombe sur un exemplaire de 1946: "Sous l'Invocation de Saint Jérôme" de Valéry LARBAUD ; or, j'ai un sentiment tout particulier pour ce docteur de l'église latine que l'on honore le 30 septembre parce que c'est le jour même de ma naissance; à ma grande surprise j'apprends qu'il est le Saint Patron des Traducteurs pour avoir été le Père de la Bible Latine et l'auteur d'une grande partie de "La Vulgate".

Il serait intéressant de savoir combien d'écrivains -devenus célèbres- ont traduit des milliers de pages pour gagner leur vie, comment ils ont opéré pour évoluer dans la langue adoptée ; avant de se mettre à la tâche, certains ont précisé qu'ils s'imprégnaient d'un auteur français ayant un esprit ou quelque affinité, même lointaine, avec celle de l'auteur étranger; d'autres sont nés bilingues, d'autres enfin sont transfuges depuis longtemps, et puis n'y a-t-il pas entre certains auteurs et traducteurs ce courant qui passe et que l'on pourrait définir de cet adjectif anglais intraduisible: le "feeling" ?

Pour ma part, j'avoue avoir traduit avec plaisir des auteurs de la Renaissance italienne mais à part quelques petits poèmes, ce ne fut uniquement que de la prose; il n'y a guère, pour une Revue Littéraire du Nord de la France, on me demanda de traduire des poètes contemporains italiens connus et estimés en Sicile, à Naples ou Rome. Ce travail fut pour moi énorme et fastidieux au point qu'après parution, je déclinai l'offre qui m'avait été offerte et croyez-moi ... sans regrets!

Pour conclure, revenons à cet aphorisme "Traduttore Traditore", sans doute a-t-il été ainsi libellé moins par soucis de vérité que par goût du lapidaire et de l'harmonie auditive?

Peut-être fut-il plus aisé de s'en prendre au traducteur même et de le qualifier de "traître" afin de pouvoir joindre côte à côte deux mots presque jumeaux qui répètent comme un écho, quatre syllabes agréables à l'oreille?

Amis lecteurs, ne vous y trompez pas, nous avons la chance d'avoir de très bons et consciencieux traducteurs à qui vous pouvez -vous devez- faire entière confiance, et souvenez-vous de cette maxime que Beaumarchais fait dire à Figaro:

"Sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur".

Stille Nacht ! Heilige Nacht !

par Robert Roc

Venus parfois du fond des ans, souventes fois anonymes, des cantiques, comme roses sous les doigts roses de l'aurore, ont éclo, çà et là dans le vaste monde, pour célébrer la nuit, l'étrange nuit qui, à Bethléhem, vit naître un enfant prédestiné.

"O douce nuit, ô sainte nuit" susurre un chant mélodieux dont les paroles pourtant n'ont pas toujours été chantées parce qu'écrites elles n'étaient encore point.

Humaine et divine tout à la fois, leur histoire pourrait débiter comme un conte de fée et, à la narrer, la plume pourrait glisser sur le papier virginal comme si elle évoquait quelque joliette légende du temps jadis.

Pourtant, elle ne suivra tout simplement que la voie tracée par la prosaïque réalité, une réalité si ressemblante à une fiction que la seconde ajoute à la première les fastes du rêve.

IL Y A QUASIMENT DEUX SIECLES

Adonc il était une fois, en certain vieux village de l'Autriche alpine, un pasteur des âmes appelé Joseph Mohr.

C'était quelques années après l'effondrement de l'empire napoléonien scellé par le Congrès de Wien où l'habileté de Talleyrand et l'entregent de Metternich avaient presque été éclipsés par l'éclat des fêtes ponctuant les séances de travail.

C'était au temps où, baigné dans un univers ceint de mélodieux thèmes d'inspiration populaire, Joseph Lanner commençait à faire apprécier son juvénile talent tout comme Johann Strauss, sur les partitions de qui toute l'Autriche n'allait pas tarder à danser.

En cette année-là, alors que Noël se pointait une fois de plus sur le calendrier perpétuel, chacun s'appêtait à le fêter dans la vieille bourgade de Hallein, non loin de Salzburg, la vénérable cité sur laquelle des évêques avaient régné de très nombreux siècles.

Sans doute les gens de ces lieux ne se souciaient-ils pas que, exploités depuis la période néolithique, les gisements salins d'alentour fussent à l'origine de la puissance de ces princes du Saint Empire romain germanique qu'étaient devenus, au XIII^e siècle, les archevêques de la grande ville proche.

Quoiqu'il en soit les ouvriers des mines et des salines installées dans une île de la Salzach comme les paysans des hameaux épars s'activaient en préparatifs tout en maudissant, les uns et les autres, le fâcheux incident que le pasteur venait de déceler.

Que s'était-il donc passé d'aussi consternant ?

De l'orgue, cet instrument à vent qui, à lui seul, est un orchestre entier propre à tout exprimer par le jeu de doigts habiles et dans la construction desquels les Autrichiens étaient passés maîtres, des souris iconoclastes avaient partiellement rongé la soufflerie, le condamnant implacablement au silence.

Noël approchant à grands pas feutrés, il paraissait d'autant plus impossible de le faire réparer que, même si cela avait pu être fait, l'homme que l'on serait aller quérir à bon nombre de lieues aurait exigé une somme telle que les paroissiens n'auraient pu la rassembler rapidement car ils étaient fort pauvres malgré la richesse que leurs ancêtres avaient manipulée à longueur d'année pour le plus grand profit des seigneurs-archevêques.

Aussi est-ce avec amertume que les fidèles virent approcher la grande, la belle, la sainte nuit de Noël.

Franz Gruber, l'organiste de l'église qui était en même temps le maître d'école de la bourgade, en était fort attristé tout comme son bon ami le Père Mohr lequel, retiré après le frugal repas de midi dans son bureau qu'irradiait un rougeoyant feu de bois, se plongeait, comme chaque année à pareille époque, dans la lecture des versets par lesquels les apôtres Matthieu et Luc relataient d'ouï dire la mémorable venue au monde du fils de Marie la bienheureuse.

LES EVANGILES, SOURCES D'INSPIRATION

Une fois de plus leurs plumes inspirées lui dépeignirent l'adoration des bergers et des mages vouée à ce nouveau-né dont, bien longtemps avant, Isaïe (7/14) avait prophétisé la naissance.

Une fois de plus fut relue la relation du massacre des enfants en bas âge jadis annoncé par Jérémie (31/15) et alors ordonné par le gouverneur Herode, devant qui s'étaient abstenus de reparaitre les mages fort peu enclins à lui dévoiler l'identité du fils de Dieu par l'esprit.

Une fois de plus fut relue la narration de la fuite en Egypte de Joseph, de Marie, son épouse, et de ce bébé qui, selon Siméon, homme juste et pieux à en croire l'apôtre Luc (2/34) était destiné par l'Eternel "à être une cause de chute et de relèvement pour beaucoup et un signe qui provoquerait la contradiction".

Tout cela, le Père Mohr l'avait déjà lu maintes et maintes fois si bien que ses yeux effleuraient à peine le texte sacré, tant sa mémoire l'avait précieusement enregistré au cours des ans.

Et assis cet après-midi là à sa table de travail, l'esprit inspiré par les saintes écritures, le serviteur du Christ se mit à rédiger le sermon dont il devait émailler la messe de minuit.

En guise de préambule, il cita Isaïe (9/5): "un petit enfant nous est né et il se nomme conseiller merveilleux, prince de la Paix..."

Un petit enfant nous est né... écrivit-il à nouveau : un instant suspendue dans son vol gracieux, la plume d'oiseau tressaillit et sur l'encrier ciselé se retrouva incontinent posée car l'huis venait d'être frappé.

LE MIRACLE DE LA NATIVITE

Interrompant l'œuvre à peine esquissée et quittant son écritoire, le père Mohr, d'un pas décidé, se dirigea vers la porte heurtée et l'ouvrit dans un souffle d'air froid sur un amène visage encadré par un châle dont les pans protégeaient un coquet corsage à l'image des ailes d'une mère-poule abritant sa nichée.

Admise dans la vestibulaire tiédeur de l'ecclésiastique demeure, l'accorte paysanne confia au maître de céans le message dont elle était la dépositaire : un enfant venait de naître et ses parents demandaient au Père de venir lui souhaiter, de vive voix, au nom du seigneur, qu'il puisse croître en sagesse, en force et en beauté.

Le sermon resta à l'état d'ébauche car, chaudement vêtu et botté de haut, le Père Mohr s'engagea, à la suite de sa paroissienne, sur la sente pavée de neige.

Au terme d'une assez longue marche fut atteinte la miséreuse chaumière où demeurait un rude charbonnier dont la richesse du cœur devait être à l'aune de celle de Joseph, le calleux charpentier de Nazareth.

Dans l'unique pièce, dont l'usage variait au gré des heures, à la maigre lueur d'un quinquet, la jeune maman, étendue sur une couche miteuse, souriait, toute joyeuse, au petit être que son bras serrait tout contre son sein palpitant.

La scène évoquait celle qui, il y a bien des siècles, eut pour cadre une grotte de Bethlehem et le pasteur eut l'impression de vivre la scène dépeinte par Luc (2/1-7) "or, pendant que Joseph et Marie, son épouse, qui était enceinte, étaient à Bethlehem leur ville d'origine, pour s'y faire inscrire suite à un édit de César-Auguste prescrivant le recensement de toute la terre, son terme arriva et elle mit au monde son fils premier-né. Elle l'emballota et le coucha dans une étable parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie".

Le misère qui suintait des murs grossiers de la cabane devait ressembler à la pauvreté de l'écurie de Bethlehem... et si ce n'était pas sur la paille d'une mangeoire, parmi des bœufs, des ânes et des moutons, que le poupon dormait de son premier sommeil, c'était dessus un grabat.

Sur le petit être gracile, de même que les mages et les bergers d'antan, le père Mohr se pencha et il lui sembla vivre d'autres heures, celles de la nativité de l'enfant auquel fut donné le prénom de Jesus.

Pour l'angelot il formula le vœu pieux que tout au long du chemin de la vie l'accompagne un certain bonheur, ce bonheur qui fut ravi à celui que des hommes condamnèrent au supplice de la crucifixion parceque, par ses propos et ses actes, il réprouvait, au nom de son Dieu de justice, le comportement et les agissements de trop de vils et hypocrites dignitaires religieux et civils plus préoccupés de bénéficier des bonnes grâces de l'occupant romain que du sort de peuple juif.

Après avoir introduit, par l'effet des paroles sacramentelles, ce nouveau fidèle dans le giron de l'église maternelle, le pasteur prononça alors le rituel "que le Seigneur soit avec vous !"

SON PLUS BEAU NOEL

Son devoir sacerdotal rempli, le père Mohr se retira et, à grandes foulées, il s'éloigna de la chaumière du bout de la paroisse alors que, dans sa course incessante, un pâle soleil s'enfonçait dans le crépuscule.

Chemin faisant, au travers des sapins somptueusement parés d'une blanche hermine, il apercevait au creux de la vallée la bourgade vers laquelle, de partout, tout à l'heure dans la nuit venue, au hasard des sentiers tissés de neige, des groupes se devineraient à la lueur des torches, faisant dans leur marche ressembler la montagne à un grandiose arbre de Noël piqueté de mouvantes chandelles.

Tout en allant bon train, le pasteur évoquait cette terre de Canaan où, sous la lune, rayonnaient les noueux oliviers au feuillage argenté, cette terre de Canaan où, comme le disait un lied germanique "dans une étable obscure" le miracle d'une naissance s'était répété une fois de plus.

Et une fois encore, comme dans un autre chant, chacun allait s'attendrir devant le dénuement et la fragilité de l'enfant "couché entre le bœuf et l'âne gris".

Ce qui venait de se passer ce jour-ci, le miracle toujours le même mais sans cesse renouvelé de la venue au monde

d'un enfant, avait tellement bouleversé le Père Mohr qu'il en avait l'âme pénétrée jusqu'aux tréfonds.

Qu'importe, se dit le bon pasteur, si je n'ai pu préparer mon prêche car j'ai vécu mon plus beau Noël.

L'obscurité va désormais étendre sa chape étoilée sur la terre et faire apparaître la nuit, la nuit de la nativité.

O belle nuit, sainte nuit

Tout s'endort, plus de bruit ...

Des phrases rythmées soudain se mirent à chanter dans la tête du père Mohr.

Arrivé chez lui, il jeta, avant de s'asseoir, un regard méditatif sur le feuillet inachevé gisant sur la table de travail.

La plume d'oie esquissa d'abord quelques signes incompréhensibles, puis, tout à coup, se mit sans hésitation à tracer des lettres, à former des mots qui, à leur manière, chantaient tout ce que le Père Mohr venait de ressentir en cet extraordinaire après-midi.

Un enfant était né et, à l'orée d'une belle nuit, d'une sainte nuit, sa naissance préfigura celle d'un cantique auquel, en guise de point d'orgue, résonna le coup frappé à la porte de céans.

A peine entré, l'ami Franz Gruber dut écouter le poème : sa noblesse le conquiert au point qu'il entrevit sur le champ la mélodie qui pourrait l'accompagner.

Adonc il s'empressa de transcrire l'air sublime que son âme pieuse venait de composer et à peine en avait-il soumis la partition au Père Mohr que, à toutes volées, les cloches se mirent à sonner l'appel des chrétiens.

LA VOIX DES CLOCHES

Mon Dieu ! se dit le Père Mohr en pensant soudain à son sermon à peine ébauché.

Après tout, pensa-t-il, mariés aux notes tracées par son ami, les mots qu'il venait de jeter sur le papier pourraient fort bien s'y substituer.

Les accordailles furent donc conclues et leur célébration fixée au cours de l'office dont la célébration était imminente.

N'ayant pas pour habitude de faire attendre ses ouailles, le Père Mohr gagna, d'une démarche alerte, de concert avec son ami Gruber, le saint édifice emplie par une foule rendue quelque peu amère par la déplorable défaillance de l'orgue.

Mais tout à coup, portés par la voix du pasteur, résonnèrent les premiers accents d'un chant inconnu auquel, aux mains de l'organiste, un humble instrument à cordes prêtait son timbre gracile pour évoquer en cette nuit de Noël le mémorable événement qui eut la terre de Canaan pour théâtre.

La surprise fut grande: dès les mesures initiales, ouvriers et paysans, auditeurs sans hypocrisie, en subirent l'enchantement.

Avec extase, ils en virent les paroles s'élever en volutes éthérées et comme chacun ou presque a l'âme emplie de musicales harmonies au pays natal ou de prédilection de Haydn, de Mozart, de Schubert, de Salieri, de Beethoven, les fidèles eurent tôt fait de reprendre le chant céleste d'une seule et juste voix.

Sans doute dut-il plaire grandement au Père Eternel puisqu'il lui fut agréable de bientôt le faire connaître à la terre entière.

LE CHANT DU CIEL

Enfin venu à Hallein pour y remettre l'Orgue en état, un certain Karl Mauracher, accordeur réputé dans tout le Zillerthal, invita, une fois son travail achevé, l'organiste à faire un essai.

Sous ses doigts, tout naturellement, touches noires et blanches chantèrent l'hymne aux résonnances ignorées par le maître-artisan.

Ravi de cette audition impromptue et certain d'émouvoir les gens de sa région, le réparateur n'eut de cesse d'emporter avec soi une copie de la mélodie et du chant.

Il s'empressa de les apprendre à un quatuor d'enfants dont les cristallines voix faisaient l'émerveillement de chacun à la ronde.

Tous appelés Strasser, parce qu'ils étaient frères et sœurs, les quatre "rossignols de Zillerthal" - dont le plus jeune était encore si petit qu'il parlait à peine couramment - en firent leur chanson favorite, si bien que le "Chant du Ciel" devint rapidement populaire.

LES VOIX D'ANGES

Certain printemps, les quatre enfants, à la suite de leur père, gantier de son état, montèrent vers le nord et gagnèrent Leipzig, en royaume de Saxe, où devait s'ouvrir la grande foire annuelle.

Là, ils exposèrent et proposèrent des gants en peau de chamois que chacun appréciait à leur juste valeur.

Des jours durant la cité saxonne regorgea de monde et, écrasés par la foule bruyante, les petits Strasser, parfois, se sentaient désemparés comme des oiselets au creux de la tempête.

Pour se donner du courage, Caroline, Joseph, Andrias et Amélie, la cadette, fredonnaient en chœur, comme ils avaient coutume de le faire chez eux.

Très souvent le "Chant du Ciel" revenait sur leurs lèvres pieuses et, chaque fois, il impressionnait la foule affairée et affairiste qui de jour en jour se pressait plus compacte.

Tout confus d'être ainsi un point de mire, les petits vendeurs virent, certain matin, s'approcher d'eux un vénérable gentilhomme dont les félicitations leur allèrent droit au cœur puisqu'elles émanaient en personne du Grand-Maitre de la musique du royaume.

Pour leur témoigner en quelle estime il les tenait, l'honorable maître Pohlenz les convia à assister au concert de gala donné en la Gewandhaus, la maison de la corporation des drapiers.

Dans le souci apparent d'épargner à ses obligés le voisinage redouté de cette assistance somptueusement parée qui les intimidait, il les fit placer à l'abri des regards, à deux pas de la scène sur laquelle devaient se produire les artistes.

Nourris, les applaudissements saluèrent le final quand, au vu de ses jeunes invités médusés, le Grand-Maitre de la musique, de la main, imposa silence au brillant auditoire et dévoila d'une voix forte la présence de quatre enfants aux voix d'anges, de quatre enfants tout prêts, si leurs majestés le Roi et la Reine y consentaient, à chanter en leur honneur quelques airs de leur alpestre Tyrol.

Emus comme ils ne l'avaient jamais encore été, les petits Strasser furent poussés sur la scène.

LE GRAND SILENCE

Eblouis par les mille et une lumières, troublés par toute la richesse étalée devant eux, fascinés par la vue des Souverains, les quatre enfants ressemblèrent tout à coup à quatre pauvres petits oiseaux aux paupières clignotantes de crainte.

Pour s'arracher à l'angoisse qui, soudain, avait étreint leurs frêles gorges, ils fermèrent instinctivement les yeux les uns et les autres et, libérés ainsi de la présence du public, ils entonnèrent leur favori "Chant du Ciel" sans même songer à l'étonnement qui aurait frappé le réparateur d'orgues du Zillerthal s'il avait su que l'hymne du Père Mohr et de Franz Gruber était écouté ce soir-là par le Roi et la Reine de Saxe.

Lorsque s'en éteignirent les derniers accents, l'assistance était tellement bouleversée qu'elle en oublia d'applaudir sur le champ.

Il fallut que la Reine se décida enfin à battre des mains pour que, délirante, une ovation succédât au silence impressionnant.

Et la salle enthousiasmée de réclamer d'autres morceaux et les petits chanteurs de s'exécuter de bonne grâce.

L'inspiration leur manqua subitement et le "Chant du Ciel" revint sur leurs lèvres déchainant à nouveau de frénétiques applaudissements ponctués de bis pressants.

Pareille exigence pourtant ne fut pas satisfaite car, soudain, alors que le quatuor allait y faire droit, un officier de la garde, en grand uniforme, monta sur la scène et annonça que les Souverains attendaient les Sangerbknaben dans leur loge.

A TOUS LES VENTS

Jamais, devait leur assurer le Roi, nous n'avions entendu un aussi beau cantique de Noël dont il voulut connaître l'auteur.

Dans l'ignorance absolue, les quatre enfants furent davantage encore embarrassés lorsque la Reine, sur un ton sans réplique, les pria de venir, au prochain Noël, le chanter pour ses enfants.

Et c'est ainsi que, au cœur d'une douce et sainte nuit de décembre, dans la chapelle du Palais de Pleisenburg, la consécration royale fut accordée au chant du Père Mohr et à la mélodie de Franz Gruber dont le souverain finit, après une longue enquête, par découvrir les identités

Ô belle nuit, sainte nuit !

Tout s'endort, plus de bruit...

Noël !

Depuis, en cette nuit-là, de par le vaste monde, s'élève désormais, tel l'encens, un chant mélodieux dont, sans aucun doute, tout là-haut, dans le ciel, les accents éthérés charment le Père Eternel.

Ô belle nuit, sainte nuit...



Grâce s'il en est une...

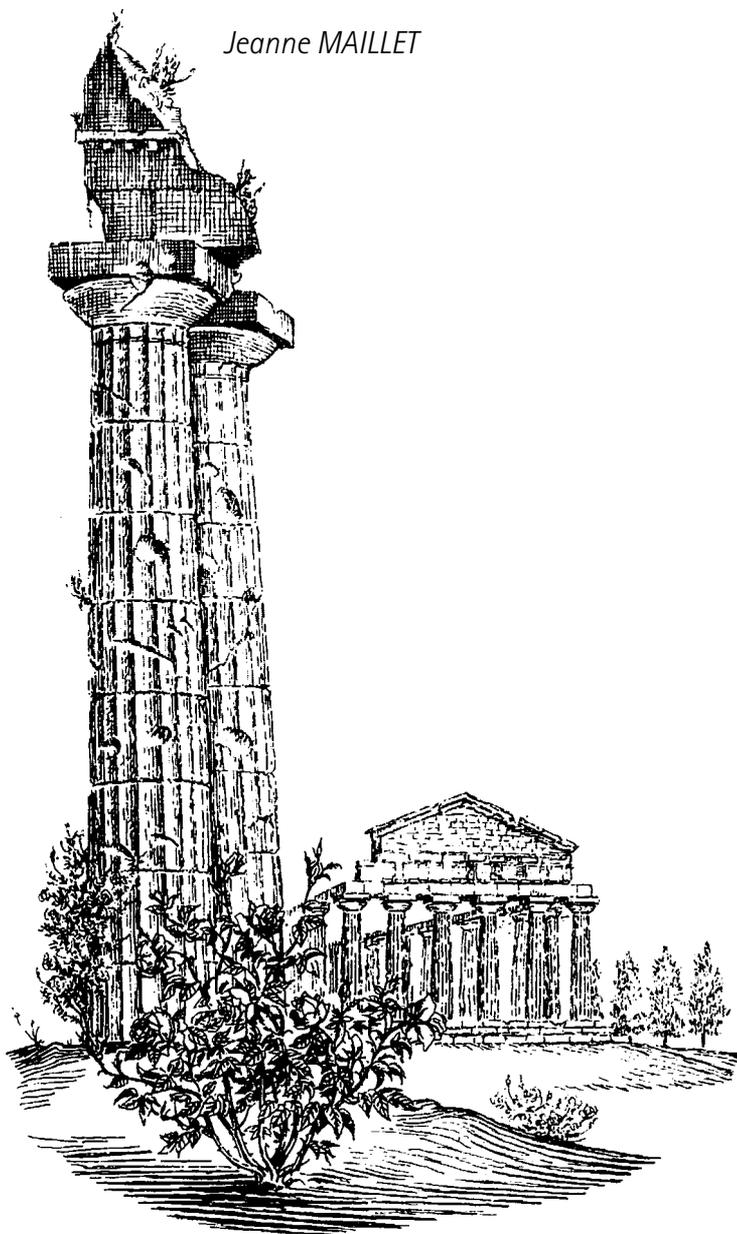
Grâce s'il en est une...

Que ce soit par ton nid,
hirondelle des fenêtres,
ou par le mystérieux appel
d'une musique perçue,

Que ce soit par tes plis
sentier doux traversé de jacinthes
ou par la candeur d'un regard
dans l'épaisseur d'une foule,

Je porte ces merveilles par-delà les années
ô vasque florissante
mais légère
à qui veut recevoir l'imparfait de mes mots.

Jeanne MAILLET



En lisant Mario LUZI...

Laissez-moi ce voyage...

Il est plus important
que ces valises au bout des bras
pour quelque Orient mirifique...

Je suis au printemps d'un jardin
minuscule
entre grive et feuille nouvelle.
J'ai un chèvrefeuille pour voisin
et un premier chapeau de paille
pour l'espérance du soleil...

Laissez-moi ce voyage...

Je suis bien. Il fait doux.
Je possède le monde :
Je lis MARIO LUZI.

Jeanne MAILLET



Le Mariage

Par Danièle Lorenzi-Scotto

Entre les peupliers bruissants qui bordaient la route, la blancheur de sa robe de dentelle irradiait toute la campagne. Combien de fois l'enfant, car elle n'était qu'une enfant, avait-elle dû la relever à pleines mains de peur que la poussière du chemin ne la salisse; elle était si longue qu'à chaque pas, pour ne pas trébucher elle serrait encore plus fort le bras de son compagnon, ce bras qui s'était offert à elle depuis leur départ... depuis qu'ils avaient quitté ensemble la maison de l'enfance, celle où l'on mêle réalité et rêve, où le plus petit geste se grave dans la mémoire et devient capital.

Lui, raide dans son habit noir relevait sans arrêt ce chapeau trop grand qui retombait devant ses yeux. Leurs deux témoins avaient, à la hâte, ramassé au bord du chemin un bouquet pour la mariée, de fleurs de sureau, qui répandait autour d'eux un parfum douceâtre qui se mêlait à l'odeur des vêtements si longtemps conservés dans le camphre et le papier de soie.

Ils marchaient d'un pas dansant sous le soleil de midi. On entendait leur rire joyeux; ils se moquaient bien de n'être attendus nulle part et par personne. C'était un étrange cortège plein de cette insolence qui accompagne souvent la beauté de la toute jeune adolescence. Etaient-ils déjà mariés ou allaient-ils l'être? Mariage d'un jour ou d'une vie? Tandis que leurs gestes mimaient la cérémonie peut-être, qu'en silence, leurs cœurs s'étaient déjà unis.

Durant tout ce temps passé à se costumer ils avaient échangé des regards, d'abord amusés, puis soudain graves, qui s'étaient, peu à peu, chargés d'intention, de ferveur, de vouloir et lorsqu'ils avaient enfin pris la route, bras dessus bras dessous, leurs mains étaient devenues moites et leurs jambes tremblaient. Autour de ces vêtements de dentelle et de soie, sortis de la malle du grenier, dans cette odeur fanée qui les enveloppait s'était glissée la magie des rites et les gestes sacrés s'étaient alors imposés à eux. Lorsqu'enfin habillés ils s'étaient regardés, il y avait eu un long moment de silence presque de recueillement. Mariage d'un jour ou d'une vie...

Ce soir il y aura bien un bal quelque part. Dans un village, on dansera. Ce sera leur fête à eux, celle de leur union. Qu'importe la nuit noire du retour! Ils se guideront sur les étoiles.



Le Voyageur

Par Danièle Lorenzi-Scotto

Il y avait si longtemps que le voyageur avait quitté la terre des apparences. Il ne s'était même pas retourné. Maintenant, il marchait droit devant lui car il connaissait son chemin. Il avait abandonné depuis longtemps les villes de marbre, celles des dépouilles, ornées de cyprès, éclairées de la lumière bleue des aubes.

Son chemin traversait des architectures inutiles; les puissantes colonnes ne soutenaient rien, les arcs ne s'appuyaient que sur du vide. Quel esprit avait donc pu s'appliquer à créer des espaces si vains?

Le voyageur ne s'attarderait pas dans ces lieux. On entendait l'écho de son pas qui martelait le sol.

Que portait-il donc dans son baluchon? De l'air. Oui! de l'air très spécial: celui de la terre qu'il avait autrefois quittée. Il avait senti le besoin d'en emporter avec lui pour les moments de "vide" qu'il pourrait ressentir durant son voyage.

Rien ne bougeait autour de lui; pas un visage, un animal, un insecte n'apparaissait! L'homme était seul et il le savait; il savait que rien ne viendrait le troubler, que rien n'arrêterait sa longue marche et qu'il allait pouvoir parcourir les espaces infinis.

Ainsi, il n'avait plus à se défendre, à sourire, à parler, à pleurer même.

C'était un "paisible" voyageur de l'éternel.

Chère Lettre,

J'ai décidé de prendre ma plume en cette après-midi du mois d'août pour t'écrire à quel point tu me manques. Tu étais une fois de plus ce matin absente de cette boîte où est inscrit mon nom.

Tu te fais de plus en plus rare car tu te crois démodée, surannée, supplantée par le Mail.

Tu es pour moi cependant davantage sensuelle et émouvante, témoignage calligraphié, porteuse de bien des messages, souvent accompagnée d'un parfum, d'une fleur séchée, d'un dessin.

Nombreux peuvent être les détails qui contribuent à traduire à travers toi tout le raffinement de ton auteur : la texture et la teinte d'un papier, la couleur de l'encre, une écriture soignée.

Le genre épistolaire n'est plus d'actualité, mais que nous resterait-il d'une conversation téléphonique entre Paris et Grignan ?

J'aime à te garder au fond d'un coffret, décachetée après un long voyage, te déplier à nouveau et te redécouvrir.

Nulle envie, dans cette démarche, d'imiter Montesquieu et critiquer à travers tes lignes le monde qui m'entoure. Mais seulement nostalgique et autant timbrée que toi, j'espère te recevoir très bientôt.

Françoise Gamerdingier

P.S.- Je te rappelle mon adresse :

« Les Belles Lettres » Entrée A
13, avenue Voltaire
44110 Châteaubriant



Mistral et Noël en Provence

par Flore Richelmy Bonnet

La Provence, région bénie des dieux, eût un chantre incomparable, qui, en cette langue provençale, toute emplie de lumière et parfumée de thym, nous a dit les beautés de sa terre natale. C'est Frédéric Mistral, dont le plus beau des poèmes est sa "Mirèio", où une fille de Provence, chante les amours de sa jeunesse.

Le poète vint au monde à Maillane, village de l'arrondissement d'Arles, le 8 septembre 1830. Son père, François Mistral, était riche et dirigeait lui-même la culture de ses champs. Un jour, il avait rencontré une jeune fille occupée à glaner après ses moissonneurs, il l'avait épousée, et, c'est de ce Booz et de cette Ruth que devait naître un prophète.

La mère de Mistral resta toujours une simple "fille de la terre" ne parlant que la langue du pays. L'enfant grandit au milieu des scènes d'une vie rustique, dans la familiarité des travailleurs occupés au mas, s'attachant à leurs pas, dès l'aube, pour le labour, les semailles, la tonte des brebis, la fauche, la moisson, les vendanges, la cueillette des olives ou des feuilles de mûrier, l'oreille habituée au doux parler provençal, les yeux s'ouvrant sur le spectacle de ces hommes qui travaillent avec des gestes nobles et de ces filles aux yeux profonds, à la grâce fière et douce.

Le soir, pour le souper, tous les gens de la maison s'asseyaient sur les bancs le long de la grande table que servait la mère et où présidait le père, grand et beau vieillard,

Frédéric Mistral



digne dans ses propos, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul. En hiver, le repas terminé, tout le monde s'asseyait en cercle autour d'un feu clair de vieilles souches d'oliviers, et souvent, un "chemineau" accueilli pour la nuit, assis en face du chef de famille, sous le manteau de la cheminée, racontait un vieux conte ou une légende du pays.

A neuf ou dix ans, on le mit à l'école, mais, comme il préférait vagabonder à son aise plutôt que de s'appliquer à lire et à écrire, on l'éloigna de son cher mas. La beauté de la poésie antique qu'il découvrit l'émerveilla ; il trouva dans Virgile et Homère une façon de comprendre, d'interpréter la nature et la vie, qui répondait à l'inconsciente aspiration de son âme, et, il y reconnut même, nous dit-il naïvement, "les idées, les mœurs et les coutumes du pays maillanais". C'est grâce à cette greffe classique du sauvageon provençal que s'est épanouie la fleur de sa poésie.

Joseph Roumanille, qui jeta dans son âme l'étincelle sacrée, nous conte avec un grand charme, comment, ayant d'abord fait des vers en français, il les récita à sa mère, qui pleura de n'en presque rien comprendre, et comment il se jura de ne plus rien écrire qu'elle n'entendit. La nouvelle poésie provençale est née de cette larme d'une maman, touchant symbole de la douce plainte informulée de la chère vieille petite patrie, oubliée pour la grande !

Mistral, son droit terminé, revint à Maillane qu'il ne devait plus quitter que pour de rares déplacements, et, son attachement à son village s'exprime dans ce vœu formulé alors qu'il était encore plein de la sève de ses jeunes ans. "Je souhaite, quand le bon Dieu voudra, de mourir et d'avoir ma tombe en face de ces collines qui ont réjoui ma vue, rasséréner mes vers et reposé mon âme", car, la foi est profondément ancrée dans le cœur du poète qui adressa cette invocation à la Vierge toute puissante :

"O Sainte Marie
qui pouvait en fleurs
changer nos pleurs"

Félibrejado⁽¹⁾

C'est pour l'amour de leur belle Provence, et pour lui conserver une langue pure, que les "troubaires" créèrent une école littéraire - le Félibrige - destinée à maintenir le Provençal, les divers dialectes de langue d'oc, et aussi à conserver les caractères originaux de la littérature, de l'art et des coutumes propres au midi de la France.

Roumanille fut l'organisateur de cette renaissance. Constitué officiellement le 21 mai 1854, le félibrige n'a été que la continuation d'une série d'œuvres qui, depuis les troubadours, n'ont cessé de perpétuer l'usage littéraire de la langue usitée dans le pays d'Oc.

Les poètes de la jeune école prirent d'abord le nom de "troubaires" (trouveurs) puis de félibres. Mistral avait recueilli ce dernier nom dans une vieille poésie où la Vierge Marie raconte qu'elle a trouvé un jour son fils dans

(1) Félibrée, réunion de félibres.

le temple "parmi les sept félibres de la loi", et, ici, on donne à ce mot le sens de "docteur de la Loi".

Calèndo

Noël, qui est la principale fête célébrée par les Provençaux, est appelée par eux Calèndo. Les Calendes de janvier étaient une fête paysanne adoptée par les chrétiens et confondue avec celle de la Nativité du Christ.

Elle a été de bonne heure accompagnée de manifestations populaires. Ce jour-là, le tambourin résonne dans toute la contrée pour accompagner la "farandoulo", et les pasteurs tirent de leur galoubet de longs airs doux et monotones.

Lors du réveillon, il n'est pas rare de voir, trois générations de Provençaux se réunir autour de la bûche de Noël (lou cacho-fiô).

Les Rites

Le 24 décembre, les valets, les bergers et les servantes quittent de bonne heure leur travail, et rentrent à leur maisonnette de pisé pour manger avec leurs parents un cœur de céleri et cette sorte de gâteau, en forme de couronne, nommé "tourtihado". Ensemble, joyeusement, ils mettront la bûche au feu, après les rites d'usage.

Chez le maître, le pain de la Noël, posé sur un papier tout festonné d'enjolivures, s'orne de petit-houx, l'on allume les trois chandelles - neuves, claires, sacrées, - et, dans trois écuelles blanches, germe le blé nouveau, prémices des moissons.

L'arbre fruitier le plus vieux est abattu puis ébranché, à grands coups de cognée, par l'aîné de la maison qui vient le



déposer respectueusement aux pieds de l'aïeul. Celui-ci, ayant revêtu pour la circonstance sa longue camisole de cadis blanc, ses "brayes" nuptiales, et ses guêtres de peau, n'attendant que ce signal, retrousse le devant de son grand chapeau et, en hâte, s'en va chercher une bouteille, tandis qu'autour de lui, joyeusement, la famille s'agite, car, il est l'heure de poser la bûche

au feu. "Alègre !" s'écrie le vieillard, "que Notre-Seigneur nous emplisse d'allégresse, et si une autre année nous ne sommes pas plus, mon Dieu, ne soyons pas moins !"

Et, remplissant un verre de clarette, il en verse trois fois sur l'arbre qui est à ses pieds et que le plus jeune prend d'un côté et le vieillard de l'autre ; dans cet équipage, et se tenant tous par la main, ils font trois fois le tour des lumières et de la maison.

Au retour, l'aïeul, élevant en l'air le gobelet de verre dit

"O feu, feu sacré, fais que nous ayons du beau temps et que mes brebis mettent bas heureusement, que ma truie soit féconde, que ma vache vèle bien, que mes filles et mes brus enfantent toutes heureusement ! Bûche bénie, allume le feu !"

A la lueur des trois chandelles qui luisent dans l'ombre et à celle du feu touffu, le repas commence : gâteaux à l'huile, escargots à l'aioli, nougat d'amandes et fruits de vigne arrosés de vin cuit, composent ce beau festin. La tradition veut que la bûche de Noël se penche vers celui qui manquera au banquet futur. Alors, dit-on en Provence, "vous verrez la nappe rester blanche sous un charbon ardent, et les chats rester muets".

Si les Provençaux d'aujourd'hui célèbrent toujours avec ferveur et allégresse les fêtes de Noël, ils n'ont pas oublié Mistral et les félibres.

Depuis 1992, Pierre Fabre, treizième successeur de Mistral, est un "Capoulié" qui défend énergiquement un trésor engrangé il y a près de 150 ans.

Tous les ans, "l'Almanach provençal", qui parut d'abord en 1855 sous le titre "Almanach provençal pour le Bel An de Dieu" et comprenait alors cent douze pages, continue à paraître et est même tiré à 800 exemplaires.

Ainsi, le programme des six membres novateurs du félibrige perdure, et il est réconfortant de savoir que ce mouvement culturel continue à vivre et à prospérer.



VOUS DITES OVNI ?

Par Ernesto Ameglio

Il y a un phénomène, et cela dure depuis une cinquantaine d'années, lequel parfois devient sujet de discussions et controverses à l'échelle du globe pour s'amenuiser progressivement au point de disparaître et quand il n'est plus qu'un simple objet de plaisanterie, tel le coucou dès que le jour s'allonge, il réapparaît. Si on s'amuse à le matérialiser avec un diagramme, on dirait qu'on simule les hauts et les bas d'une monnaie en perdition avec des reprises fulminantes. Ses pics et les pointes marquant les bas ressemblent à des véritables lames de sabre. Justement, depuis un bon moment on n'en parlait plus : disparus dans l'espace, dans une autre dimension, dans une autre réalité mystérieuse restant à définir, car le suivre requiert beaucoup de fantaisie. Sans doute suite à un réflexe inconscient de défense après la destruction perpétrée au World Trade Center et à la décision américaine de poursuivre la campagne, parfois excessive quoique légitime, anti-terroriste, on a signalé, ces jours derniers, des étranges lumières dans l'espace aérien au-dessus du Pentagone. Cela a déterminé l'envol de deux chasseurs afin d'identification mais, comme cela s'est produit à plusieurs reprises dans le passé, ils n'ont rien intercepté.

La plus ancienne chasse à l'Ufo dont je me souviens, fut effectuée en 1979⁽¹⁾. Protagoniste de cette chasse hors du commun fut l'adjudant pilote Giancarlo Cecconi, alors en force au 14^e Groupe de la 2^e Formation Chasse Bombardiers de Reconnaissance de l'Aéronautique Militaire Italienne. Ce fut le 18 juin 1979 quand l'adjudant Cecconi, avec à son actif des milliers d'heures de vol, de retour d'une mission de reconnaissance photographique sur la Ligurie, reçut l'ordre depuis le centre radar de la base de Istriana, d'intercepter une "cible" inconnue détectée sur la verticale de l'aéroport de Trévise. Avec son avion, un G-91 R, Chasse Bombardier de reconnaissance équipé d'appareils photographiques, Cecconi repéra, à une altitude de 7000 pieds, l'objet mystérieux : il le décrivit comme une » citerne à carburant » de couleur noire



opaque d'environ 8 mètres en longueur muni avec une espèce de petite " coupole" blanche dans sa partie supérieure. Tandis que depuis la terre, le personnel de l'aéroport suivait la scène avec des longues-vues. Cecconi, effectua entre sept et huit passages près de l'objet, en s'approchant jusqu'à environ soixante-dix mètres. Ayant encore de la pellicule dans les appareils en dotation, il l'utilisa afin d'immortaliser l'objet. Puis, soudain, l'objet avait disparu des écrans des radars, à la vue du personnel à terre et de Cecconi.

Rentré à sa base, Cecconi consigna les pellicules au personnel désigné au développement qui constata la pré-

sence de l'intrus dans au moins quatre-vingt photographies. Le Ministère de la Défense au début nia de posséder les photos, puis, en 1984 il en fournit quelques-unes à l'hebdomadaire " Epoca" donnant comme interprétation " une forme cylindrique réalisée avec des petits sachets en plastique noire". Alors, il était courant réaliser des " Ufos" avec un sachet de plastique noir lequel, étant fermé et laissé au soleil, se gonflait, rejoignant toutefois, au-plus, une longueur de 3 mètres. Cecconi, décrit l'objet d'une dimension décidément supérieure, et aucune explication fut donnée au sujet de la soudaine disparition. Il y eut un cas similaire au-dessus d'un autre aéroport en Piémont avec radars, personnel à terre et deux équipages en vol, dont j'avais fait un compte-rendu qui fut mise en pages dans " Lumières dans la Nuit", revue ufologique française.

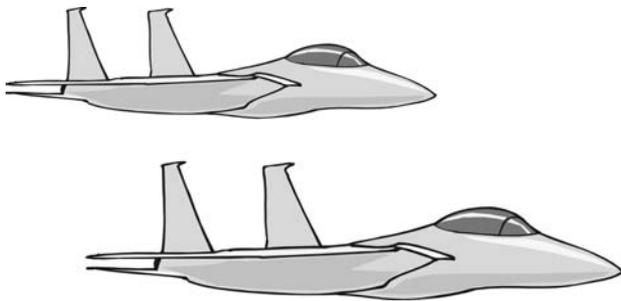
En 1984 un autre mystère fut signalé à Hedssdalen, une vallée de la Norvège centro-méridionale longue 12 kilomètres et large cinq, habitée par 150 âmes. À partir de 1981 les habitants ont eu l'occasion d'observer en plusieurs circonstances un intense éclairage dans l'obscurité de la nuit, au cours du soir ou tôt le matin, le plus souvent en hiver ou au début du printemps.

Trois types de phénomènes lumineux furent décrits ; le premier ressemblant à une sphère jaunâtre, mutant sa propre position toutes les 5-10 minutes. La deuxième typologie concernait une lumière de couleur blanche-bleu parfois tremblant et au-dessus des montagnes. La troisième consistait par plusieurs points lumineux unis, stationnaires ou en mouvement. Entre janvier et février 1984, des phénomènes lumineux furent observés en 53 occasions, sur un total de 186 observations composites. En janvier 1985, furent relevés seulement une dizaine de cas. Parmi les résultats obtenus, il faut signaler qu'un rayon laser pointé sur un objet lumineux conduisait à une espèce de réponse de la part de celui-ci consistant dans le doublement de l'intensité lumineuse et de la fréquence de pulsation : cela 8 fois sur 9 essais. Parfois les lumières furent suivies au radar et dans une occasion, la vitesse fut estimée à 30.000 K-H. Dans une autre occasion, un corps lumineux laissa une empreinte en spirale sur la neige profonde de 2-3 cm. L'analyse de la trace signala que le nombre des bactéries était approximativement 100 fois inférieur à celui des zones avoisinantes. L'astronome Maxime Teodorani ayant travaillé sur ces cas, écrit dans la " Rivista di informazione ufologica, 16/7/1995, " Nous nous trouvons confrontés à un phénomène pas encore expliqué sur la nature duquel rien ne peut encore être affirmé : donc, restant non identifié".

Une autre série tout aussi importante avec des répétitions de survol nocturne à basse altitude par un ou plusieurs objets de forme triangulaire, généralement munis de trois et même quatre puissants phares s'est déclenchée sur la Belgique à partir de l'automne de 1989 jusqu'au printemps de 1991. La société d'études belge, la SOBEPS, signale plus de 2.200 cas de repérage de la part de plusieurs milliers de témoins oculaires donnant naissance à un dossier de plus de 20.000 pages. Même la station de repérage de Glons, faisant partie de la défense NATO, a

(1) M. Orlando "Visto, intercettato, fotografato- Un caso fotografico di oggetto diurno"

confirmé par radio la présence d'étranges lumières et cet écho anormal fut repéré par le radar de Semmerzake. Selon les repères, il s'agissait d'une image réelle, non identifiée, et la vitesse de déplacement, environs 45 Km, trop lente pour se maintenir en vol. Cela arriva lors de la nuit entre les 30 et 31 mars 1990 et deux chasseurs F-16 furent lancés en reconnaissance. Entre les heures 00.07 et les 00.54 les deux chasseurs ont fait neuf essais d'interception et par treize fois avec des courts contacts avec les étranges objets sur les radars de bord, mais rapidement l'inconnu effectuait des manœuvres évasives. Ce fut une bonne heure de chasse bredouille ! Le colonel (Sans doute actuellement général en retraite) de Brouwer, en considération des accélérations de l'ordre de 30/40 G (300/400 m/sec, mis en évidence depuis les films obtenus sur les radars des F-16) "avait déclaré : actuellement il n'existe aucun objet fabriqué par l'homme, aéroplane ou fusée, capable de semblables prestations".



Cette vague a fait l'objet d'une relation de la part de A.Meessen (Observations, analyses et recherches dans AA.VV. Vague d'OVNIS sur la Belgique, Vol. SOBEPS. Bruxelles 1994 pp. 348-414). Selon d'autres sources, il semblerait que cela pourrait s'expliquer par des phénomènes météorologiques suite à des masses d'air humide relativement stable capable de donner naissance à des échos persistants. Nonobstant cela, étant donné la façon diverse du fonctionnement des radars à terre et ceux qui sont sur les avions, le contraire indiqué aussi ne peut pas être prouvé.

Mais le problème, si problème il y a, est de nature diverse. Au sujet de l'origine du phénomène, les conjectures les plus extravagantes ont été émises. Allant depuis les "Extra-Terrestres au vide de la Terre, au voyage dans le Temps, aux dimensions parallèles, aux animaux de l'espace, aux envoyés de Satan, aux descendants des Atlantides et aussi aux matérialisations de l'inconscient collectif. Pour les orientalistes, le document Akasique. Or, il n'existe aucune preuve capable de démontrer catégoriquement que les UFOS ou OVNIS, ou Soucoupes Volantes aient une origine extra-terrestre, équation devenue tellement habituelle à pousser beaucoup de savants à rejeter en bloc le phénomène, bien que la multiplicité des mondes habités dans l'immensité du ciel, soit de nos jours généralement acceptée. Confrontés que nous sommes à l'impossibilité de nier l'existence du phénomène UFO (comme écrit l'ami Toselli, dans l'acception Kantienne, c'est-à-dire en ce qui se manifeste et qui est visible) ni rejeter a priori l'existence du "noumène" qui en est la cause, même en la réduisant à l'ensemble des stimulations qui se cachent derrière le phénomène, la partie restant inconnue s'avère inépuisable.

Et dire que cette étrangeté se poursuit depuis plus de cinquante années et, en vérité, ce que l'on connaît à son

sujet, mieux vaut dire le peu qu'on accepte, est loin d'être profond tout autant que les compétences à la hauteur, malgré les divers personnages qui s'en intéressent, tel J.C. Bourret par ses interventions à la télévision et à ses livres. Affronter publiquement l'argument reste difficile suite aux facteurs intellectuels, psychologiques sur lesquels se greffent religion et histoire. On avait dit qu'un mystère ne se poursuit pas au-delà de trente années et l'on doit avouer d'être resté sur la ligne de départ. L'Ovni semble s'apparenter à d'autres phénomènes telle l'apparition de la "Belle Dame", identifiée à la mère de Jésus, tandis que les Egyptiens connaissaient déjà cette entité et aux nombreux cas de "petites hantises", donnant une quasi-certitude qu'il y a d'autres formes d'existence dans l'univers qui nous entoure. Au début, l'Ovni se présenta sous forme de globes ou disques, de même qu'on retrouve souvent dans des apparitions de la Dame, tels à Garabandal (Espagne), 1961 à 1965. à la Salette (Isère), 1846. À Beauraing, (Belgique), 1933, à L'Île-Bouchard, (Indre-et-Loire) 1947 à Chiaratorre, (Italie) 1935, avec la même propension de se présenter par nature ou par forme, ne nous ressemblant pas trop. Quand la réalité religieuse était pressante et occupait la majeure partie de nos pensées, les apparitions restaient reliées à la croyance, mais dès la parution et la diffusion d'une certaine technologie, dans les endroits plus évolués, du point de vue technique, les formes s'adaptèrent mais dans des modèles toujours en avance sur les réalisations humaines. Autre point en commun, leur disponibilité à se présenter à des personnes plutôt simples. On dirait que, disons le "visionnaire", rencontre ou croit apercevoir, une réalité perçue par son esprit, sans forcément verser dans un état second ou la transe. Avec une suite qui semble pouvoir s'appliquer à tous ces mystérieux phénomènes, quand les connaissances techniques ou intellectuelles s'élargissent, ils opèrent une radicale mutation, très visible surtout dans le cas "Ovnis" par ceux qui s'en occupent avec sérieux.

Cette intervention de ma part sur un sujet peu connu ou laissé pour compte, peut surprendre, j'en suis conscient. Je vais donc terminer en empruntant une pensée de mon ami Toselli : - On continuera à parler et à parler à tort et à travers des UFOS, des Extraterrestres en déformant les faits pour en exploiter la partie plus sensationnelle, nous restant l'agrément de la conviction qu'on peut en parler avec sérieux, même si chacun l'entend comme il veut, comme il peut et comme lui convient.

On peut exhiber plus de preuve confirmant ce phénomène, sans chercher à expliquer son origine, ses buts, son impact direct et indirect dans nos existences, que connaître la cause de la disparition des gros sauriens, celle de l'homme de Neandertal et les possibles ou impossibles affinités de son ADN avec celle de l'homme moderne. Reconnaître la validité du réchauffement de la planète Terre en indiquant les responsables directs, (chacun de nous refusant de le reconnaître), l'existence des trous noirs ou le possible impact avec un bolide spatial. Dialoguer sur la vie historique de Jésus, et autres nombreux problèmes qui nous écrasent et dont nous ne pouvons rien. Alors, observons le ciel, avec poésie et critique constructive : il pourrait nous échoir de voir un Ovni, concevoir des vocations nouvelles plus ouvertes, porter notre contribution à une explication, pas digne d'un prix Nobel, mais apte à contribuer à dissiper un mystère qui semble avoir surmonté le cours des siècles.

CATALOGUE RAISONNE DE L'ŒUVRE D'UGOLINO MARTELLI (1519-1592)

Imprimés et manuscrits

par Claude Passet

Dans le précédent numéro de la revue du Pen Club de Monaco nous avons retracé succinctement la biographie de cet humaniste au destin si particulier que fut Ugolino Martelli (in n°18/2001, pp.19-24, *Ugolino Martelli (1519-1592), humaniste florentin, évêque de Glandèves (1568-1591)*).

Pour donner à cette étude son développement naturel, nous offrons aujourd'hui au lecteur intéressé le catalogue raisonné des œuvres de notre évêque - humaniste, complément indispensable à la bonne connaissance de cet homme remarquable et très injustement oublié.

Pour faciliter les recherches, et bien que le catalogue des œuvres imprimées ou manuscrites ne soit pas très important, nous avons adopté un classement par année. Nous indiquons toujours les cotes des fonds où nous avons pu consulter ces œuvres, notamment ceux de l'ancienne *Bibliothèque Nationale* de Paris de la rue de Richelieu (B.N.), ceux de la *Biblioteca Nazionale Centrale* de Florence (B.N.C.), etc.

ŒUVRES IMPRIMEES

1578

De anni integra in integrum restitutione, Hugolini Martelli Episcopi Glandatensis Ad illustrissimum et Reverendissimum Gulielmum Sirletum Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinalem TTS. Laurenti in Pane et Perna (vignette),

Florentiae, Ex Bibliotheca Iuncta, MDLXXVIII, Cum licentia et Privilegio.

In-4°, 44 p.

Ref. Bibliographique : Paris, B.N. G.3679 ; Florence, B.N.C. Magl.153.1.

Il s'agit d'un ouvrage écrit au moment du lancement d'études préparatoires à la réforme du calendrier voulu par Grégoire XIII. Martelli fondait beaucoup d'espoir dans l'adoption de ses propositions qui visaient à retrancher 13 jours du calendrier julien. Déception, le Pape se rangea à l'opinion d'autres spécialistes, notamment Christoph Klau (*Gnomonices libri octo...*, Romae, F. Zanettum, 1581, et *Novi calendarii romani apologia ...*, Romae, apud Sanctium et soc., 1588) et le cardinal Sirletto, en ne supprimant que 10 jours, passant directement du 4 au 15 octobre 1582 (Bulle *Inter Gravissimas*, 24 février 1582).

1579

In odem secundum libri quarti carminum Q. Horatii Flacci, Commentatio Hugolini Martellii Episcopi Glandaten. Ad Sereniss. Franciscum Medic. Mag. Ducem Etrur. (vignette)

Florentiae, Ex Officina Junctarum, 1579, Cum Licentia et Privilegio.

in-4°, VIII p.n.c. et 48 pp.

Ref. Bibl. : Paris, B.N., Imprimés Yc 691 ; Florence, B.N.C. 1094.6.

Envoi dédicace à *Francesco Medici Magno Duci Etruriae*, François de Médicis (1541-1587).

Commentaire littéral, philologique et poétique de l'Ode seconde du livre IV d'Horace.

1582

De anni integra in integrum restitutione (motif floral) *una cum apologia quae est Sacrorum temporum assertio, Hugolini Martelli Episcopi Glandatensis* (vignette)

Lugduni, Ex Officina Francisci Conrardi, MDLXXXII, Cum Licentia et Privilegio.



Portrait de l'évêque Martelli d'après Passignano (1589).

in-8°, 186 p.

Ref. Bibl. : Paris, B.N. G 11472 ; Florence, B.N.C. IV.5.437 (ancien 4.D.5.137).

Réédition en format in-8° de l'ouvrage in-4° de 1578 (p. 1-75).

Cet ouvrage est relié avec une autre petite étude, imprimée en même temps, avec pagination continue (p. 77-186) mais qu'il faut compter comme une œuvre bien individualisée. Elle est d'ailleurs souvent citée comme telle dans les auteurs anciens.

Sacrorum Temporum Assertio (motif) *Hugolini Martelli Episcopi Glandatensis Ad Reverendum D. Ludovicum Martellum fratrem, Canonicum Floren.* (vignette),

Lugduni, Ex officina Francisci Conrardi, CICCILXXXII, Cum licentia et privilegio.

Cette *Assertio*, thèse sur les temps sacrés, est la suite de l'ouvrage précédent, ou plutôt son apologie. Sans être un doublet du précédent il n'en réflète pas moins les mêmes préoccupations, ici plus développées dans leur aspect spirituel. Peut-être faut-il y voir une première ébauche de ses travaux sur le calendrier.

La critique interne du texte et des éléments de chronologie nous permettent de conclure que cette œuvre, tirée sur la presse de F. Conrard, avec sa gravure particulière et dans son format habituel in-8 imposé par son matériel, n'a pas été publiée à Glandève ou Nice comme certains l'ont écrit, au moment où la Bulle Inter Gravissimas n'avait pas encore été publiée, et alors que Martelli pouvait encore espérer voir triompher ses thèses, soit avant le 24 février 1582. Le matériel de F. Conrard de Lyon ne fera l'objet d'un contrat que le 10 avril 1582. Sans doute a-t-il été imprimé à Nice, dans l'atelier mobile que Conrard avait provisoirement installé en 1581, pour l'impression des *Institutionum juris civilis* d'Honorat Draco.

1583

La chiave del calendario gregoriano (marque) Del R.M. Hugolino Martelli Vescovo di Glandeva Al R.M. Ottavio Bandini Abate di Casanova Refer. Apostolico (vignette). In Lione, 1583, Con Licentia degli Superiori. in-8°, XXXII p. n.c., 362 pp., et 10 p. n.c. Ref. Bibl. : Paris, B.N. 11474 ; Florence, B.N.C. (II) C.2.1.29 et 20.7.198, et collection privée Claude Passet.

Cette explication et justification de la réforme grégorienne du calendrier paraît cette fois-ci en italien. Martelli se range sagement à l'opinion pontificale, et la *retractatio* de ses thèses antérieures est toute à son honneur. Vraisemblablement attaqué de toutes parts au moment de la parution de ses précédents ouvrages, il commence par répondre à ses détracteurs, arguant que le débat était alors libre et ouvert. Suit une justification et l'apologie de la réforme papale et sa nécessité, fondées sur la théologie, l'Écriture et les connaissances scientifiques du temps. S'il a utilisé la langue vulgaire, l'italien, c'est pour mieux se faire comprendre de tous, dit-il !

C'est le *seul* ouvrage d'Ugolino Martelli qui ait été imprimé dans l'atelier typographique épiscopal de Nice ou Glandève après achat du matériel de F. Conrard.

1588

Expositio primi psalmi gradualium Iuxta propheticum sensum partim completum partim complendum Ad Illustrissimum et Reverendiss. S.R.E. Cardinalem et Legatum Apostolicum Io Franciscum Morosinum (vignette), Florentiae, Apud Bartholomaeum Sermartellium, MDLXXXVIII.

in-4°, 20 p.

Ref. Bibl. : Florence, B.N.C. Palat. Misc. B.4.F.117.15 et 1015.9.

Il s'agit d'un pamphlet anti-protestant, en pleine Guerres de Religion, basé sur l'explication du psaume 120 (119.1), psaume centré sur la paix, appel à Dieu pour sauver « des lèvres fausses, de la langue perfide », « de ceux qui haïssent la paix », assimilés ici aux huguenots ! Dans ces circonstances troublées, on voit, là encore, le souci pastoral de l'évêque Martelli qui veut ramener les « hérétiques » à la vraie foi catholique ! *L'expositio* s'ouvre par un appel à la

France : « Ecoute ma Gaule, écoute-moi, toi jadis nourrice et surprotectrice de la religion chrétienne ... » et un appel au roi : « Ecoute-moi toi aussi, Henri (Henri III) très chrétien et très religieux roi ... vous êtes dans une situation très critique : depuis longtemps les hérétiques vous maltraitent et vous tourmentent, tournez-vous vers Dieu et humblement adressez-lui Vos prières » !

Cette *expositio* est aussi un commentaire exégétique, littéral et littéraire : appuyé sur les témoignages des Anciens cités en grec et en hébreu, ce qui, une fois de plus, montre la parfaite érudition et la parfaite connaissance qu'avait Ugolino Martelli de la théologie et de l'exégèse.

DE ANNI
INTEGRA
IN INTEGRVM
RESTITVTIONE.



VNA CVM APOLOGIA
quæ est
Sacrorum temporum assertio.

Hugolini Martelli Episcopi Glandatenfis.



LVGDVNI,
Ex Officina Francisci Conrardi.
M. D. LXXXII.
Cum Licentia, & Privilegio

1582. *De anni integra...*, imprimé à Lyon ou plus vraisemblablement à Nice.

1589

Sermone sopra la traslazione del corpo di S. Antonino Arcivescovo di Firenze Fatto nella chiesa di S. Marco mentre que la solenne Processione passava dal R. Vescovo di Glandeva M. Hugolino Martelli (vignette), In Firenze, Appresso Bartolommeo Sermartelli, MDLXXXIX.

in-4°, II et 30 p.

Ref. Bibl. : Florence, B.N.C. 4.2.506 (4).

Londres, British Library, 4828 de 28.

Ce sermon, ou plutôt panégyrique, fut prononcé le jour de la translation solennelle des reliques de saint Antonin à l'église Saint-Marc de Florence, le 9 mai 1589, en présence d'une grande foule et de diverses personnalités, dont Ferdinand de Médicis Grand Duc de Toscane et son épouse Christine de Lorraine, Vincent Gonzague Duc de Mantoue, Pierre de Médicis frère du Grand Duc, cinq cardinaux dont François de Joyeuse, dix-neuf évêques, dont ceux de Marseille, Carcassonne, Mâcon ... et Glandèves, et Ludovic Martelli évêque de Joppe frère d'Ugolino.

1590

Epistola R.D. Hugolini Martellii Episcopi Glandatensis in qua loci aliquot horum Poetarum vel declarantur vel emendantur

Dans :

M. Aurelii Olympii Nemesiani Carthaginensis T. Calphurnii Siculi Bucolica... opera ac studio Roberti Titi Burgensis Ad Lucam Turrigianium Patritium Florentinum (vignette),
Florentiae, Apud Philippum Iunctam, MDCX, Cum licentia Superiorum.

Ref. Bibl. : Paris, B.N. Res.m Yc 605 ; Florence, B.N.C. 15.7.346.

Edition des œuvres de Nemesianus et Calpurnius, par Robert Titi, ami d'Ugolino. A la fin de l'ouvrage est inséré le commentaire de Martelli sur les Bucoliques de Nemesianus (p. 186- 192) et de Calpurnius (p. 193-206). Lettre d'Ugolino à son ami Titi (p. 184-185).

Le travail de Martelli a été repris dans :

Poetae latini rei venaticae scriptores et bucolici antiqui. Videlicet Gratii Falisci, atque M. Aurelii Olympii Nemesiani, ... Cum notis integris Casp. Barthii, Jani Vlitii, ... Itidem Bucolica M. Aurelii Olympii Nemesiani et Calpurnii, cum notis integris Roberti Titi, Hug. Martelli...

Lugduni Batavorum, 1728.

Ref. Bibl. : Florence, B.N.C. Palat. E. 11.11.5.

et repris sous forme d'extraits dans :

M. Aurelii Olympii Nemesiani Eclogae IV et T. Calpurnii Siculi Eclogae VII, Cum notis selectis Titii, Martellii, Ulitii et Petri Burmanni integris,
Mitaviae, apud Iacob Frider Hinzium, MDCCLXXIII.

Ref. Bibl. : Paris, B.N., Yc 7388 ; Florence, B.N.C. E.10.2.17.

1591

De expedita discendi ratione ad Ausonij Poetae Carmen Inscriptum De Demosthene Hugolini Martellij Episcopi Glandatensis, Commentatio Ivventuti Florentinae Suv Etruriae Magno Duce Fernandino Medice Musarum Studiose dicata (vignette),
Florentiae, Apud Bartholomeum Sermartellium, MDXCI.
in-8°, XVI et 68 p.

Ref. Bibl. : Paris, B.N. imprimés Z. 10562 ; Florence, B.N.C. 21.5.58 (ancien 21.N.5.58).

Ouvrage dédié à Ferdinand I^{er} (1549-1609), frère de François de Médicis et protecteur de Galilée.

Commentaire sur l'épigramme d'Ausone *De Demosthene* « Si tu veux t'instruire, tu le pourras fort bien auprès des doctes. Ce que tu sais, que la réflexion le marque en ton esprit, ce que tu as appris essaie de l'absorber sans l'oublier ».

Cet épigramme d'Ausone n'est qu'un prétexte pour faire l'apologie de l'étude et permettre à l'évêque d'exposer dans

tous ses détails son modèle d'éducation idéal. « Il n'y a rien de meilleur, dit-il, ni de supérieur, parmi tout ce que Dieu, dispensateur de tous biens a donné aux hommes sur la terre, que la connaissance de la vérité ». Et de développer le thème de son ouvrage.

Ce commentaire d'Ausone n'a pas trouvé grâce auprès de Gabriel Naudé qui l'a sévèrement jugé : « cet Hugolinus Martellius - qu'il semble ne connaître que par cette œuvre - , a plus embrouillé la compréhension du texte qu'il ne l'a éclairé, au point de le rendre inintelligible » (*Syntagma de studio liberali*, Urbini, 1632, p.84).

1847

La vita di Numa Pompilio di Monsignor Ugolino Martelli, vescovo di Glandeva, Prato, Gusti, 1847.

Autres versions manuscrites, à Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, mss Fondo Martelli n°26, et à Paris, B.N., ms italien 981.

LETTRES IMPRIMEES

Il nous a été possible de retrouver des lettres d'Ugolino Martelli imprimées dans quelques recueils de lettres de personnalités illustres. Si nous avons voulu être exhaustif, il nous aurait fallu explorer systématiquement les fonds des bibliothèques, la plupart de ces recueils en effet ne comportant souvent aucun index permettant de les retrouver facilement. Aussi avons-nous renoncé.

Lettre à Varchi, datée de Padoue, 23 novembre 1537, signée « Vostro affezionatissimo, Ugolino Martelli », in *Raccolta di Prose Fiorentine, Parte Quarta, Vol. Primo*

Firenze, 1734, p.115-117

Ref. Bibl. : Florence B.N.C. 5.6.84.

Lettre à Varchi, datée de Pietrasanta, 20 juin 1545, signée « Vostro da fratello. Ugolino Martelli », in *Raccolta...*, Vol. Secondo, p.175-176.

Ref. Bibl. : Florence B.N.C. 5.6.84.

Lettre à ... (attribuée pour Bembo), s.l.n.d., in *Delle Lettere da diversi Re, et Principi, ..., Vol. I*, Venetia, MDLX, f°42v°.

Lettre au cardinal P. Bembo, datée de Florence, 8 décembre 1546, in *Delle Lettere da diversi Re, et Principi, ..., Vol. I*, Venetia, MDLX, f°52r°-53v°.

Lettre à l'Aretin, datée de Padoue, « la veille de l'Ascension 1539 », in *Lettere Scritte al Signor Pietro Aretino da molti signori*, Rééd. Bologna, G. Romagnoli, 1874, reprint Forni, Bologna, p.112-114. Ed. de 1551 et 1552, p.70-71.

Lettre à l'Aretin, datée de Padoue, 15 juin 1539, in *Lettere Scritte al Signor Pietro Aretino da molti signori*, Rééd. Bologna, G. Romagnoli, 1874, p.114-115. Ed. de 1552, p.72.

Lettre datée de 1588, Paris, B.N., ms italien 981.

ŒUVRES MANUSCRITES

s.d. (entre 1537 et 1568)

La vita di Numa Pompilio imperatore allo illustr. et eccen. signor il Sig. Cosimo Medici duca di Fiorenza, Florence, Biblioteca Medicea laurenziana, mss Fondo Martelli n°26, et copie à Paris, B.N., ms italien 981.

Vita di Massimiliano Imperatore, composta da Ugolino Martelli, al D. Cosimo, titre répété au fol. 5v° : *Vita di Massimiliano Impe p. Ugolino Martelli all Illmo et Eccmo Duca di Firenze Cosimo de i Medici*,

Florence, B.N.C., ms Magl. VIII. 41 (recueil de *Miscellanea*), fol. 5r°-10v°.

La Vita di Massimiliano Imperatore, per Ugolino Martelli, Citt° Fiore° all Illmo Et Ecclmo Sor Cosimo de i Medici, Duca du Firenze.

Florence, Biblioteca Riccardiana, Cod. Car. in-4°. 2942.
Copie manuscrite sur papier, 61 ff.

Degli problemi di Ugolino Martelli Citt° Fiorentino allo Illmo et Ecclmo Sig. Cosimo de i Medici Duca di Firenze, Libro Primo, titre répété au fol. 6r° : *Libro Primo dei Problemi di Ugolino Martelli*,
Florence, Biblioteca Riccardiana, Cod. Car. in-4°, 2548.
copie sur papier, 88 ff numérotés.

Del flusso et reflusso del mare di M. Ugolino Martelli allo Illmo et Ecclmo Cosimo de Medici Duca di Firenze,
Florence, B.N.C., ms Magl. cl. XII.9.

1540

Letzione di Ugolino Martelli sopra il primo de i sonetti di M. Monsre Remo Bembo letta la terza dominica di setembre nella Accademia degli Infiammati Padovana, essendo Prencipe il Magco me Giovanni Cornaro elletto da me G. Andrea dalla Anguillara. Suit le texte du sonnet de Bembo, *Piansi e cantai...* (fol. 3r°-5r°) et le commentaire de Martelli (fol. 5r°-14r°).

Lecture sur le premier sonnet de Bembo faite le 3^e dimanche de septembre 1540 à l'Académie de Padoue.

Padoue, Museo Civico, [ms B.P. 1830 / 1]
XVI^e siècle, papier, 150 x 220 mm, 14 ff.

1545

Lettura [anciennement Lezzione, raturé] di M. Ugolino Martelli sopra il sonetto dello Illmo Carle Bembo Verdeggi all'Apennin la fronte el petto... Commentaire littéraire du sonnet (fol. 1r°-44r°).

Lecture sur un sonnet du cardinal Bembo faite en 1545 à l'Académie de Florence.

Florence, B.N.C., ms Magl. VII. 103.
XVI^e s., papier, 46 ff.

s.d. vers 1545/1568

Non qual si vaglio moto piu ne riscalda che la quiete, discorso di m. Ugolino Martelli a Filippo del Migliore suo osse^{mo}.

Discours fait à l'académie de Florence vers 1545/1568.
Florence, B.N.C. ms Magl. cl. 6, 163, fol. 201-218. Ce volume porte le titre *Scritture spettanti a diverse Accademie di Firenze*, vol.in-4°, copie XVI-XVII^e siècle, 204 ff, anciennement côté Strozzi 1100 ms in-fol.
Paris, B.N., ms italien 981, fol. 41-51.

POESIES DIVERSES MANUSCRITES OU IMPRIMEES

s.d.

Ugolino Martelli ad Benedictum Varicensium epigramma, [incipit] *Cur notis hominum*,

Sonnet à Benedetto Varchi,
Florence B.N.C. ms Magl. cl. VII, cod. 1183, fol. 204r°.

Autres sonnets à B.Varchi,

Les éditions des sonnets de Varchi publiés en 1555 et 1557 contiennent des sonnets de Varchi à Ugolin avec ou sans leur réponse. Pour l'édition de 1555, quatre sonnets de Varchi à Ugolin, sans la réponse (*De Sonetti di M.*

Benedetto Varchi, Parte prima, Firenze, appresso M. Lorenzo Torrentino, MDLV, p.50-51).

Pour l'édition de 1557, cinq sonnets d'Ugolin à Varchi, suivis de leur réponse (*De Sonetti di M. Benedetto Varchi, colle risposte e proposte di diversi, Parte seconda*, Firenze, appresso L. Torrentino, MDLVII, p.88-92).

Sonnet *Ne all'Arabia*, signé U. Martelli (Florence, Biblioteca Riccardiana, cod. car. in-4°, 2803, fol 216v°) et réponse de Varchi, *Così nosco a volar dietro...* (*Idem.*, fol 217r°).

Ces deux sonnets ont été publiés dans *De sonetti di M. Benedetto Varchi, parte seconda*, Firenze, appresso L. Torrentino, MDLVII, p.89).

Sonnet à Varchi signé Ug. M., *Sommergi pure il meno humido legno...* sans la réponse de Varchi (Florence, Biblioteca Riccardiana, cod. car. in-4°, 2803, fol 238 r°).

Autre sonnet signé M. Ugolino Mar., *D'Amor perche piu bianco ...* (Florence, Biblioteca Riccardiana, cod. car. in-4°, 2803, fol 282v°).

Sonnets à Niccolo Martelli. *Sonetti di Martelli Niccolo* avec dédicace à Catherine de Médicis (Armes sur le plat de reliure, XVI^e s., Florence, B.N.C., cod. Magl. Cl. II, X, 191). sonnet de Niccolo M. à Ugolin *Di con quest'onde mormorando intorno...* (fol. 58r°) et réponse d'Ugolin *Così lunge da me vergogna...* (fol. 58v°).

Sonnets de Tullia d'Aragon, *Mentre che al suon de i dotti ornati versi...* adressés à Ugolin (Rime .., Venezia, 1549, p.7), autre sonnet à Ugolin (p. 15), et sonnet à Ugolin avec réponse d'Ugolin (p. 18).



Armes épiscopales
d'Ugolin Martelli.

ŒUVRES PERDUES

D'après Marc Antonio Romoli (*Notizie risguardanti la vita di Monsignore Ugolino martelli, vescovo di Glandeva...*, Firenze, 1759) existaient encore au XVIII^e siècle, dans la bibliothèque privée de la famille Martelli à Florence, des œuvres manuscrites inédites de l'évêque de Glandève, notamment de nombreuses ébauches d'homélies, souvent réduites à quelques feuillets.

Omèlie toscane. Fragments d'homélies en toscan faites en 1580, sans doute après le retour de l'évêque dans la propriété familiale de Vitiana.

Homélies sur le sacrement de pénitence, datées de 1581.

Fragments d'homélies faites sur le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale (Pater), et la Salutation Angélique (Ave Maria).

Fragments d'homélies faites à Lyon, où résidaient ses frères banquiers, sans doute au cours de l'un de ses voyages, 1582.

Fragments d'homélies sur le sacrement de la confirmation « où sont insérés des passages en hébreu » (Romoli, op.it.).

Fragments d'homélies de théologie dogmatique.

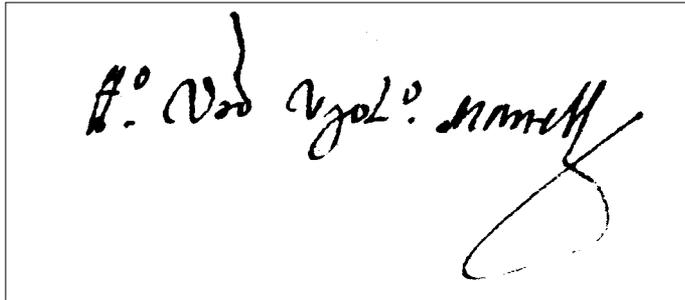
Fragments et ébauches de questions de théologie dogmatique, la plus grande partie concernant la célébration de la Pâque (Romoli, op.cit.). Il s'agit sans doute des *Questioni teologiche risguardanti la Pasqua* (citées par Litta, Tavola III).

Sermons divers (ébauches et fragments).

Dominici Gualberti Doctoris Sorbonici in B. Ioannis Apostolis Apocalipsim, et B. Paoli Apostoli Epistolas ad Romanos annotationes, quas exscribendas curavit Hugolinus Martellius episcopus Glandevae.

Texte (copie ou variante ?) de la lecture d'Ugolin sur le sonnet de Bembo, dont nous avons parlé plus haut. Nous pensons qu'il s'agit d'une copie de cette *Letzione*, car Romoli la distingue du manuscrit qui existait à la Biblioteca Magliabecchiana (aujourd'hui Florence, B.N.C. Magl. Cl. VII. 103).

Romoli donne encore la liste d'autres œuvres manuscrites, dont la paternité ne peut être contestée à l'évêque de

A black and white photograph of a handwritten signature in cursive script. The signature reads 'H. Ugo Martelli' and is enclosed in a rectangular border.

Signature autographe d'Ugolin Martelli

Glandèves, lesquelles, dit Romoli, sont ou seraient perdues, au moment où il écrit. Romoli les a trouvées dans le catalogue manuscrit qu'en fit Biscioni (Florence, B.N.C., mss Magl. IX, 79) dans l'Addition à la *Biblioteca Volante* de Cinelli (Florence, B.N.C., mss Magl. IX, 67) et qui existait à la Magliabecchiana.

Voici ces œuvres :

In Q. Horatii Flacci Carminum Lib. secundum Expositio Hugolini Martelli Od. 5, cum initio 6., œuvre qu'il ne faut pas confondre avec le commentaire de l'Ode Pindarum publié en 1579 (voir supra).

Un cahier intitulé *In lib. 4, del medesimo* (Romoli).

Une *Expositio in Odes Secundi libri primam et tertiam (quae Iuliano Medici inscribitur). Quintam (quae ad Antonium Braccium) et decimam quintam ad Angelum Niccolinum Cardinalem.* A ce sujet Romoli s'interroge (*op.cit.*, p.63) pour savoir si ce commentaire des Odes d'Horace, qu'il n'a pu retrouver, donné comme publié par Poccianti (Poccianti, *Catalogus scriptorum Florentinorum...*, 1589, p.167), comprend tous les commentaires précédents. Il ne faut pas les confondre avec les Commentaires publiés à Florence en 1579 et que Poccianti a désigné sous le titre *Comentarium in Odas Horatij*, il s'agit bien d'autres commentaires à notre avis.

Ennarationes in Sermones.

Marci Tullii Ciceronis locus in Epist. prima ad Atticum correctus, et explicatus per Hugolinum, etc., Ad R.D. Dionysium Lippum Plebanum Castris Florentini.

Poema de Virgine.

Epigramma in morte Principis Condei, qui peut avoir été composé soit pour la mort de Louis 1er prince de Condé (Vendôme 1530 - Jarnac 1569), calviniste assassiné à la fin de la bataille de Jarnac, soit pour celle d'Henri 1^{er} de Bourbon prince de Condé (1552-1588).

16 lettres à Roberto Titi, datées de 1585 à 1592, que nous avons retrouvées dans le Fondo Martelli n° 64 de la Biblioteca Laurentiana.

Explanatio Philosophiae Aristotelicae, écrite, selon Romoli, avant son accession à l'épiscopat (*op.cit.*, p.40).

Traduction de l'Histoire des animaux d'Aristote, de la même époque que le précédent.

Traité *De Umbra Maroniana.*

Romoli qui assure avoir scrupuleusement suivi les indications de Biscioni (*Giunte alla Toscana Letteratura*, vol. XI, Florence, B.N.C. Magl. IX, 79), et de Cinelli (*La Toscana letterata*, vol.II, Florence, B.N.C. Magl. IX, 67) les a mal lues ou trop rapidement.

En effet Biscioni donne plus de précisions sur les œuvres de Martelli que ne l'a fait Romoli. Selon Biscioni en effet, existaient de son temps dans les archives des Martelli, quatre fascicules (manuscripts) contenant des œuvres d'Ugolin : fasc. 1, *Explanatio Phil. Aristot.* ; fasc. 2, 40 *Omellie volgari fatti nel 1580* ; fasc. 3, *Questiones de sacramentis, Sermoni diversi dal 1569 in là* ; fasc.4, regroupe les autres œuvres de Martelli citées par Romoli, mais assure en outre l'existence d'un manuscrit *De expedi-ta discende ratione...* non relevé Romoli.

Le polygraphe italien Gargani qui a laissé à la Bibliothèque Nationale de Florence des milliers de fiches et notices tirées des manuscrits et imprimés des bibliothèques italiennes, cite dans ses *Pacchi* n° 1228 - 1230 (Florence, B.N.C., mss) des *Notizie di Mons. Uglino Martelli* conservées à Florence, B.N.C., sous la référence « Magl. CL.VIII, Cod. 81 ». Ce codex daté du XVII^e siècle ne paraît pas avoir un quelconque rapport avec des notices de Martelli (ou relatives à lui). La référence est sans doute fautive. Malgré l'exploration systématique du Fonds Magliabecchi, ni mon épouse qui m'assista dans cette tâche fastidieuse, ni moi-même, n'avons pu les découvrir.

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE CONCERNANT LES MARTELLI

Florence, B.N.C., mss Magl. 407, Cl. XXV, Arbre généalogique des Martelli.

Florence, B.N.C., mss Magl. 228, Cl 26, fol. 338-342, *Memorie* des Martelli.

Florence, B.N.C., mss Magl. 417, Cl.25, et Cod. Magl. 81, Cl. 8, *Memorie di Prelati de Martelli.*

Florence, Biblioteca Riccardiana, mss Cod. 1859, XVII^e s., et cod.2122, XVII-XVIII^e s. : notes de généalogie sur les Martelli.

Florence, Biblioteca Marucelliana, mss Cod. A, 167, et cod. 45 C et 59, *Memorie* des Martelli.

On peut contacter l'auteur au courriel suivant :
cpasset@monaco377.com.



TABLE DES MATIÈRES

<i>Dialogue entre mari et femme sur le trajet des vacances, 4 août 2002</i> par Enaira	1
<i>“Fourny pour Monseigneur le Prince de Monaco...”</i> <i>Intimité princière au temps d'Antoine I^{er}</i> par Inès Igier-Passet	2
<i>Hommage à Dino Buzzati et à son œuvre maîtresse</i> <i>“Le Désert des Tartares” dont le héros porte le nom de Giovanni Drogo</i> par Alain Pastor	4
<i>Notes sur Nicolas de Cues</i> <i>Eléments biographiques et philosophiques</i> par Michel Reinhard	5
<i>Le Traducteur</i> par Suzy Fels-Jaspard	9
<i>Stille Nacht ! Heilige Nacht !</i> par Robert Roc	10
<i>Grâce s'il en est une ...</i> <i>En lisant Mario Luzi ...</i> par Jeanne Maillet	13
<i>Le Mariage</i> <i>Le Voyageur</i> par Danièle Lorenzi-Scotto	14
<i>Chère Lettre</i> par Françoise Gamerdinger	15
<i>Mistral et Noël en Provence</i> par Flore Richelmy Bonnet	16
<i>Vous dites Ovni ?</i> par Ameglio	18
<i>Catalogue raisonné de l'œuvre d'Ugolino Martelli (1519-1592)</i> <i>Imprimés et manuscrits</i> par Claude Passet	20

Cette revue dont, en dehors de toute censure sur le fond, les textes paraissent sous la responsabilité de chaque auteur, est publiée par le centre de Monaco de l'international PEN Club avec l'assistance financière de la Direction des Affaires culturelles de la Principauté.



P.E.N. CLUB DE MONACO
Musée d'Anthropologie préhistorique
Boulevard du Jardin exotique
MC 98000 Monaco